

Émile Valère Rivière, fantôme et martyr d'Henri Breuil Une histoire intime et sociale de la reconnaissance de l'art pariétal (1895-1903)

Émile Valère Rivière, ghost and martyr by Henri Breuil An intimate and social history of the recognition of cave art (1895-1903)

Yann POTIN

Cet article est dédié à la mémoire de Dominique HENRY-GAMBIER (1950-2022).

Résumé : É. Rivière incarne assurément la figure fantôme des prédécesseurs tutélaires du magistère de l'abbé Breuil sur l'art pariétal, exercé durant plus d'un demi-siècle. Alors qu'É. Piette (né en 1827) et É. Cartailhac (né en 1845) font office de guides et de maîtres du jeune séminariste, en contradiction pourtant l'un par rapport à l'autre, entre 1897 (premier voyage initiatique préhistorique d'H. Breuil) et 1906 (date de la mort de Piette), É. Rivière (né en 1835), cofondateur de la Société préhistorique française en 1904, paraît être l'invisible précurseur de l'autolégende de fondation du futur « pape de la préhistoire ».

Mots-clés : É. Rivière, H. Breuil, archives, XIX^e siècle, histoire de la préhistoire, reconnaissance de l'art pariétal.

Abstract: É. Rivière certainly embodies the phantom figure of the tutelary predecessors of the magisterium that Abbé Breuil exercised on parietal art for more than half a century. While É. Piette (born in 1827) and É. Cartailhac (born in 1845) act him as guides and masters of the young seminarian, in contradiction with each other, between 1897 (Breuil's first prehistoric initiatory journey) and 1906 (date of Piette's death), É. Rivière (born in 1835), co-funder of the French Prehistoric Society in 1904, seems to be invisible precursor of the self-legend of the futur "Pope of prehistory".

Keywords: É. Rivière, H. Breuil, archives, 19th century, history of Prehistory, recognition of cave art.

Alors jeune étudiant passionné de préhistoire, mais pas tout à fait encore d'histoire de la préhistoire, je découvrais auprès de D. Henry-Gambier, lors d'inoubliables et intenses discussions menées durant les campagnes estivales de fouilles du site de Brassempouy, la figure d'É. V. Rivière (1835-1922). Passée sur le site landais en 1993 pour expertiser une dent humaine percée tout juste découverte, Dominique y était revenue l'année suivante en simple fouilleuse, avant de prendre la direction du chantier en 1997, à la suite de la disparition de D. Buisson (1957-1996). Peu d'années auparavant, les deux Domi-

nique, Buisson et Henry-Gambier, avaient dégagé et « fouillé » ensemble, à plus d'un siècle d'intervalle, au sein même du musée, alors encore des Antiquités nationales, la fameuse sépulture des enfants de Grimaldi, prélevée par É. Rivière en 1875, et demeurée depuis son acquisition en 1932 pratiquement intacte parmi les collections. La sépulture et sa gangue sédimentaire matérialisaient, en l'espèce et au sens littéral, la notion, si belle mais galvaudée, d'« archives du sol ». Homonyme par le prénom et presque aussi pudique qu'elle, D. Buisson avait été, avec H. Delporte (1920-2002), mon initiateur en préhistoire

en 1991. Notre autre Dominique travaillait alors activement à élucider la contribution décisive d'É. Rivière à la connaissance du site des Baoussé-Roussé, en vue d'une monographie de référence, consacrée à la sépulture des enfants de Grimaldi, publiée en 2001 (Henry-Gambier *et al.*, 2001). É. Rivière composait à nos yeux un étonnant « primitif » de la recherche préhistorique, ne serait-ce que par le principe du prélèvement d'une sépulture et de son contexte sédimentaire, à titre conservatoire. Il faut dire que le public savant contemporain de la découverte avait alors admis très difficilement l'antiquité préhistorique de ces inhumations volontaires, et É. Rivière eut bien du mal à la défendre. Cédée en 1876 au mécène des fouilles d'É. Rivière, A. Bouvier, puis vendue, ou donnée, peu après, à l'Institut catholique de Paris, la sépulture a donc fait l'objet d'un étrange transfert, selon un parcours improbable, du site originel au musée d'Archéologie nationale ; il résume à lui seul la question contemporaine à sa découverte : l'attestation de pratiques funéraires en des temps « paléolithiques », à peine définis depuis une décennie, supposait-elle pour autant la préséance du phénomène religieux dans l'histoire de l'humanité ? Vingt ans plus tard, en attestant l'authenticité de l'art pariétal de la Mouthe en 1895, É. Rivière se heurtait à nouveau à une question analogue, quant à la prévalence du symbolique et de l'imaginaire sur le déterminisme matériel.

En regard de l'« archive » archéologique singulière que la sépulture de Grimaldi constituait, la question de la conservation, possible ou improbable, mais toujours non résolue, des archives personnelles d'É. Rivière nous agitaient vivement. Nous l'évoquions encore quelques années plus tard, comme une lacune regrettable et dirimante, en juin 2005, dans le cadre flambant neuf de la maison de la recherche de l'université de Toulouse-le Mirail, lors de journées d'études mémorables restées inédites sur les « archives personnelles des préhistoriens » et organisées avec mon complice de toujours, F. Bon, dans le cadre d'une ACI (ancêtre des ANR) consacrée aux archives d'H. Breuil et pilotée par F. -X. Fauvelle. Dominique, du fait de sa rigueur légendaire, avait d'ores et déjà la certitude que ce médecin et préhistorien hyperactif était tout sauf un « amateur » : É. Rivière avait laissé de nombreuses traces de son activité pionnière, tant en matière de techniques de fouilles que de prélèvement de vestiges. Au cours de nos conversations, il paraissait évident que la mémoire d'É. Rivière, décédé en 1922, plus de cinquante ans après ses premiers travaux en préhistoire, avait été distordue, pour ne pas dire recouverte et refoulée par les préhistoriens du xx^e siècle.

Alors qu'il avait joué un rôle majeur dans les deux secteurs les plus âprement disputés des premières décennies de la science préhistorique – la question des sépultures d'une part, avant celle de la reconnaissance de l'ancienneté et de l'authenticité de l'art préhistorique, mobilier mais surtout pariétal, d'autre part –, sa place dans la mémoire collective de la discipline est restée, et demeure encore, marginale. Certes, le rôle d'É. Rivière, aux côtés de P. Raymond (1859-1944), comme président-fondateur de la Société préhistorique française (SPF) en 1904

n'a jamais été perdu de vue (Soulier, 1985, p. 14-19). La dispersion irrémédiable des collections, lors d'une vente publique en mai 1922 à Drouot, de celui qui se présentait le 6 janvier 1904 comme « l'un des doyens actuels de la préhistoire », constitue à cet égard, un facteur déclencheur décisif de la dynamique de l'oubli (voir Djema et Lesvignes, ce volume). Il importe cependant, en première instance, de prendre en compte la manière dont sa contribution à l'œuvre savante collective a été précocement simplifiée, voire réduite, avant d'être « invisibilisée » sur le long terme.

Les lignes qui suivent entendent documenter le processus d'effacement de la figure d'É. Rivière à partir d'une question pratiquement évidente : comment (et pourquoi) le principal et premier « expert » international en matière d'art pariétal de la première moitié du xx^e siècle, H. Breuil (1877-1961), a pu contribuer à la dévalorisation du rôle joué par É. Rivière au cours du long processus de reconnaissance de l'authenticité de l'art pariétal en France et en Europe entre 1895 et 1903 ? À cet égard, on peut suivre les réflexions de M. Groenen : « Le temps a lissé les singularités qui ont contribué à façonner la discipline, et les noms que l'on retient ont presque toujours participé à effacer la personnalité scientifique de ceux auxquels ils se sont abreuvés » (Groenen, 2021, p. 11). En mauvais gagnant, H. Breuil semble en effet avoir cherché assez tôt à minorer l'importance des découvertes d'É. Rivière à la Mouthe en 1895 pour tenter néanmoins, sa vie durant, de se les approprier.

La question est d'autant plus tranchante qu'H. Breuil n'a cessé, à partir de 1924, deux ans après la mort d'É. Rivière, de poursuivre des travaux personnels dans la grotte de la Mouthe. Soixante et un ans après sa première visite du site en compagnie d'É. Rivière, à la veille de sa mort en 1961, il espérait encore avoir la force de publier la monographie de ce site fondateur, en son nom propre et à partir de relevés accumulés durant plusieurs décennies. Autant fantôme que martyr, É. Rivière est, en quelque sorte, la victime de l'œuvre de son successeur : à l'image d'un meurtre symbolique, sans cesse poursuivi mais jamais accompli, H. Breuil a été hanté jusqu'à ses derniers jours par la mémoire de celui qu'il avait contribué à effacer.

É. RIVIÈRE OU LE FANTÔME D'H. BREUIL

É. Rivière est assurément l'un des fantômes des archives personnelles du « pape » de la préhistoire. Son propre fonds d'archives, conservé à la bibliothèque centrale du Muséum d'histoire naturelle à Paris, quoique riche de plus de 1 500 correspondants, ne comporte pas une seule lettre reçue d'É. Rivière... Cela paraît d'autant plus improbable que, dans ses mémoires¹, H. Breuil affirme explicitement, et à plusieurs reprises, avoir entretenu avec É. Rivière des relations épistolaires en marge de leurs rencontres assez fréquentes en Dordogne, à Paris ou dans les congrès savants, entre 1900 et 1904. Faut-il

supposer qu'H. Breuil a détruit volontairement les lettres qu'il avait reçues d'É. Rivière ? Sans pouvoir aborder ici plus avant la taphonomie archivistique d'H. Breuil, il est possible que des fragments d'archives de ce dernier puissent exister dans divers fonds dispersés chez des particuliers : H. Breuil confia en effet à nombre de ses disciples, en France, en Espagne, mais aussi dans le monde anglo-saxon, une part de ses dossiers personnels. Et ces *membra disjecta* ont pu peut-être contenir des lettres d'É. Rivière à H. Breuil. Pour l'heure, de telles correspondances restent introuvables, et donc invisibles, à l'instar des archives personnelles d'É. Rivière lui-même.

Dans l'autobiographie inédite d'H. Breuil, il y a par ailleurs peu de passages où É. Rivière apparaît ; on les trouve essentiellement à partir du récit du premier voyage initiatique d'H. Breuil aux Eyzies, en juillet 1897, qui forme l'étape intermédiaire d'un périple qui doit le conduire à Brassempouy où il doit rejoindre les fouilles d'É. Piette (1827-1906), sur la recommandation d'un ami de sa famille picarde, G. d'Ault du Mesnil (1842-1921), et continuateur dans la Somme de l'œuvre de J. de Boucher de Perthes (1788-1868). Au cours de ce voyage, le jeune séminariste, âgé de vingt ans tout juste, qui séjourne d'abord à Brive chez J. Bouyssonie (1877-1965), alors son condisciple au séminaire de Saint-Sulpice, rend hommage aux collections d'É. Masséna (1832-1903), issues notamment de Laugerie-Basse, avant de visiter les Eyzies quelques jours plus tard et pour la toute première fois : il dit alors avoir entendu parler, mais sans le rencontrer, d'« un docteur É. Rivière [qui] descendait parfois quelques semaines à l'auberge Cro-Magnon pour des fouilles alentour ». Il faut signaler que les premiers chapitres de l'autobiographie d'H. Breuil reposent sur sa seule mémoire : il entame le récit sur le bateau qui le conduit en Afrique du Sud durant l'été 1942, avant de le poursuivre et de le corriger après la guerre, de retour à Paris, à l'aide de documents d'archives. Cependant, pour la période antérieure à 1908, date qui correspond à la conservation de la série de ses agendas personnels, il doit recourir aux lettres qu'il a pu écrire à ses parents pour documenter sa mémoire et préciser les dates. En 1960, à la veille de sa mort, H. Breuil publie, à la demande de la Société historique et archéologique du Périgord, une autre version de cette première visite aux Eyzies qu'il parvient à dater au 8 juillet 1897, « où [il] rencontra[t] pour la première fois Rivière » (Breuil, 1960). Affres de la mémoire ou effacement spontané et volontaire de sa première rencontre avec É. Rivière ? Ce dernier fut donc, après G. d'Ault du Mesnil, mais avant É. Piette quelques jours plus tard, le premier « préhistorien » qu'H. Breuil rencontra en tête à tête sur le terrain. Avant la fin de l'année 1897, par l'intermédiaire de G. d'Ault du Mesnil qui était son ami, il fit également la connaissance, déterminante du reste pour le lancement de sa carrière, de L. Capitan (1854-1929).

H. Breuil évoque en revanche avec insistance le souvenir de la famille Berthoumeyrou, comme s'il s'agissait de contourner le fantôme qu'il était en train de fabriquer : propriétaires de l'hôtel (et de l'abri) Cro-Magnon, plu-

sieurs membres de cette famille tiennent lieu d'ouvriers, voire de régisseurs des fouilles d'É. Rivière. H. Breuil précise dans ses mémoires : « Ils travaillaient dur et buvaient sec, s'arrêtant à temps cependant sur les bords de l'ivresse. Ils avaient un fils qui avait été au collège et buvait davantage. Un peu instruit, il aidait M. Rivière quand il venait. Il me tenait généralement compagnie à table et me raconta la découverte des gravures pariétales de la grotte de La Mouthe. » H. Breuil entend donc signaler qu'il fut en contact avec le premier inventeur de la grotte de la Mouthe, alors même qu'É. Rivière y fouillait dès septembre 1894 et qu'il authentifia en juin 1895 les parois ornées remarquées en avril précédent par son « régisseur », G. Berthoumeyrou (1866-1902), fils de F. Berthoumeyrou (1837-1902) – « découvreur » quant à lui de l'abri Cro-Magnon en 1868. La conclusion du récit de ce premier séjour préhistorique aux Eyzies révèle surtout une amertume rétrospective : « C'était Rivière qui avait la clé [de la grotte] et nul sans lui ne pouvait y pénétrer, je ne la vis donc pas ! »

Il y a là ici comme l'expression a posteriori d'une frustration originelle. H. Breuil retourne par la suite aux Eyzies, en 1898, durant ses vacances, sans visiter la Mouthe : c'est donc avec F. Daleau (1845-1927), à Pair-non-Pair, en Gironde, qu'il découvrit l'art, encore non reconnu des cavernes, le 25 août 1898 : « Ce sont les premières gravures pariétales que j'aie vues, actuellement du reste à la lumière du jour. » Ce n'est qu'en septembre-octobre 1900 qu'il visite enfin la Mouthe, et cette fois en compagnie d'É. Rivière lui-même. Le portrait qu'il donne de son interlocuteur, « aussi quinteux et difficile qu'ordinaire », est pour le moins défavorable mais trahit sans doute les entrevues antérieures refoulées. H. Breuil a en effet au moins revu É. Rivière en 1899 au congrès de l'Association française pour l'avancement des Sciences (AFAS), à Boulogne-sur-Mer, où le jeune abbé, non encore ordonné prêtre, prononça pas moins de cinq communications, les premières pour lui sur une scène savante ; et É. Rivière, trois. En tout cas, les prémices de leurs relations semblent bien malheureuses. H. Breuil poursuit : « Cependant, il voulut bien me la montrer [la Mouthe], et me fit exécuter, pour son propre usage, les premiers décalques de caverne que je fis jamais ! »

Apparaît ici un point sensible décisif, c'est-à-dire affectif, qu'H. Breuil ne peut dissimuler, au point de préciser qu'il a relevé « le mammoth, le bouquetin, le renne et les deux chevaux ». Sa mémoire est donc extrêmement précise. Et pour cause : non seulement ces dessins furent ses premiers essais de relevés, mais aussi les premiers qu'il publia *jamais* ! H. Breuil n'a alors que vingt-trois ans et demeure largement inconnu du public savant. Il n'en demeure pas moins que c'est auprès d'É. Rivière qu'il expérimenta ce qui deviendra très vite par la suite son principal atout technique et bientôt l'un des vecteurs d'une carrière fulgurante : l'art du relevé par le dessin (A. Hurel, 2011). Sur ce point – ou ce trait –, H. Breuil ne peut donc pas se dédire, ni tromper la mémoire de son fantôme, y compris dans ses dernières publications : « Ce

furent mes premiers pas dans le déchiffrement des figures de grottes » (Breuil, 1960, p. 114).

À l'issue de la visite « initiatique » d'H. Breuil en 1900 à la Mouthe, É. Rivière a par ailleurs toujours crédité H. Breuil et ses dessins, y compris dès la séance du 17 octobre 1901 de la Société d'anthropologie de Paris (Rivière, 1901). Dans la publication afférente, sous le seul nom d'É. Rivière, furent publiés en effet les cinq premiers « calques » d'H. Breuil. Toutefois, en note, p. 510, É. Rivière insiste sur les dates précises de la réalisation de ce qui s'appellera bientôt des « relevés » : « Cinq d'entre eux sont la reproduction de calques exécutés pour moi, le 1^{er} octobre de l'année dernière (1900), par M. H. Breuil, à sa seconde visite dans la grotte de La Mouthe » (Rivière, 1901). Seconde visite ? Y aurait-il eu une visite précédente, effacée de la mémoire d'H. Breuil et qui attesterait d'une relation peut-être plus intime, en tout cas complexe, entre les deux protagonistes ? H. Breuil effectua en fait deux visites successives, à quelques jours d'intervalle, en 1900. Son expérience originelle à la Mouthe associe exploration et relevés et s'apparente à une révélation. La grotte forme à plus d'un titre l'un des berceaux de sa vocation. Alors qu'il semblait bien se mettre à son service, H. Breuil a pris ses distances avec É. Rivière un an plus tard, au bénéfice immédiat de L. Capitan, sans que l'on puisse en démêler la cause intime, sinon l'âpre concurrence entre ces deux « patrons ».

RETOUR SUR LA COURSE DIFFÉRÉE À LA RECONNAISSANCE DE L'ART PARIÉTAL (AUTOMNE 1901)

Rembobinons un instant le fil de la mémoire d'H. Breuil en revenant sur la chronologie des premières publications concernant la « seconde » reconnaissance de l'art pariétal, entre 1895 et 1902, près de vingt ans après la découverte en 1879 de peintures préhistoriques à Altamira par le marquis M. Sanz de Sautuola (1831-1888), non admises et non reconnues comme authentiques en France, du fait de l'incrédulité tenace et militante de G. de Mortillet (1821-1898), mais aussi de celle d'É. Cartailhac (1845-1921).

Si on prend la peine de caler dans le temps la publication d'É. Rivière munie des premiers relevés d'H. Breuil dans la chronologie exacte de la course différée pour la reconnaissance de l'authenticité de l'art pariétal qui se déroule à l'automne 1901 devant la scène académique, le constat est édifiant : après l'identification de gravures dans la grotte des Combarelles, le 8 septembre 1901, en compagnie d'H. Breuil et de D. Peyrony (1869-1954), L. Capitan s'empresse de publier auprès de l'Académie des sciences, dès la séance du 16 septembre suivant, la découverte comme un événement décisif, en y associant toutefois le seul nom d'H. Breuil. Les comptes rendus de l'Académie, publiés quelques semaines plus tard, ne comportent cependant aucun dessin ni image, pas plus que la seconde salve émanant du duo Breuil-Capitan, du 25 sep-

tembre 1901, à propos de la découverte, treize jours plus tôt, des peintures de Font-de-Gaume par D. Peyrony – par ailleurs non associé à nouveau à la publication, sauf par une mention dans le texte.

Afin de défendre l'antériorité de ses travaux et découvertes à la Mouthe devant la même compagnie savante du quai Conti, É. Rivière, lors de la séance du 30 septembre 1901 de l'Académie des sciences – soit cinq jours plus tard à peine ! –, se voit donc forcé de publier un bref rappel des mémoires et notes qu'il a pu envoyer à ce cercle savant depuis juin 1895. Elles furent du reste en partie publiées dans les comptes rendus de l'Académie, en septembre 1896 et en avril 1897, mais sans dessins là encore. Depuis cette date, É. Rivière n'avait plus rien fait parvenir à l'Académie, ce qui assurément fut une erreur stratégique. Au contraire, il avait choisi de présenter en images sa découverte au cours du congrès de l'AFAS de Saint-Étienne, en août 1897 (Rivière, 1897a), mais aussi dans le *Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris* en publiant des photographies, par ailleurs assez sombres et peu lisibles, des gravures de la Mouthe, mais pas le moindre dessin ou « relevé » (Rivière, 1897b). Il faut dire que les clichés furent difficilement obtenus, à la lumière de la bougie, avec des pauses de cinq à six heures ; É. Rivière pensait peut-être que la modernité argentine aurait raison du scepticisme de la communauté scientifique – en particulier de celle, matérialiste militante, qui forme le ciment de la Société d'anthropologie de Paris². Cette dernière apparaissait bien alors comme le principal milieu savant résistant à la reconnaissance de l'authenticité de l'art pariétal. Comprenant toutefois, mais sans doute trop tard, fin septembre 1901, qu'il est en train de se faire rattraper, puis dépasser, par le duo Capitan-Breuil, É. Rivière est contraint, le 30 septembre 1901, avec une certaine maladresse il faut bien le dire, de devoir rappeler « en quelques mots, que c'est le 8 septembre 1894 que [il a] constaté l'existence de La Mouthe, et que c'est au mois de juin 1895 que [il a] signalé, pour la première fois³, les dessins gravés sur ses parois ».

Mais le futur fantôme d'H. Breuil n'a pas dit son dernier mot. À cette date, tout juste un an après les premiers relevés d'H. Breuil à la Mouthe, aucune image des Combarelles et de Font-de-Gaume n'est en effet encore publiée... Qu'à cela ne tienne ! É. Rivière retrouve les relevés d'H. Breuil de l'année précédente, réalisés pour lui, sinon payés par lui, et les fait publier moins de trois semaines plus tard, le 17 octobre 1901, dans le *Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris*, comme évoqué plus haut. Voici donc, pour la première fois, et à rebours des photographies obscures de 1897, l'art pariétal révélé, par la pureté de son trait, et pour la première fois dans une publication savante française, sous le seul nom d'É. Rivière, mais avec le crayon d'H. Breuil, sans son accord explicite sans doute. Le duo Capitan-Breuil n'attend guère cependant pour riposter, et bientôt, triompher : dès le 9 décembre 1901, ils font publier devant l'Académie des sciences, donc dans ses comptes rendus, quelques relevés des Combarelles, non sans rappeler, avec une certaine condescendance, « qui n'est que justice

[...], que les premières découvertes de ce genre faites en France, de gravures et peintures, nettement interprétées, sur les parois de la grotte de La Mouthe (non loin des Combarelles), [ont été faites] par M. É. Rivière et publiées par lui dès 1895 » (Capitan et Breuil, 1901, p. 1038).

« Interprétées », « publiées », certes, mais non « reproduites »..., en particulier devant les yeux d'une compagnie ô combien plus légitime, sur le plan académique, que les savants et médecins militants de la Société d'anthropologie de Paris ! En moins de trois mois, la messe est dite, et la bataille d'É. Rivière est pratiquement perdue avant même d'avoir commencé : comment prendre de court le jeune apprenti qu'est H. Breuil sur son propre terrain, celui des relevés ? De plus, É. Rivière a choisi à nouveau, en octobre 1901, pour des raisons d'accessibilité et de commodité, une scène savante non strictement académique pour défendre et illustrer son antériorité. Quoique reconnue, du bout des lèvres et des lignes, quelques semaines plus tard par son principal concurrent, L. Capitan, parrain savant d'H. Breuil, « sa » découverte, vieille alors de six ans, est désormais recouverte par la publication des relevés de la « dernière révélation en date », soit celle des Combarelles et de Font-de-Gaume. En écho inversé, H. Breuil traduit dans son autobiographie le camouflet subi sous cette forme : « Pour Rivière, il fut absolument furieux et m'écrivit une lettre désagréable, pleine de reproches injustifiés qui ne m'émurent pas : je ne lui devais rien. » Voilà typiquement « du » Breuil : comment dire une chose, pour dire en réalité l'inverse. Au passage, notons donc que ce dernier se souvient bien d'avoir reçu une lettre d'É. Rivière, qui, nous l'avons dit, reste introuvable dans ses archives personnelles conservées à la bibliothèque centrale du Muséum d'histoire naturelle.

À la Mouthe, É. Rivière avait pourtant à sa disposition et des gravures et des peintures. Le duo, bientôt trio, Capitan-Breuil-Peyrony, par deux sites à gravures et à peintures, à la fois complémentaires et rapprochés dans l'espace, coiffe au poteau É. Rivière, l'inventeur. Quelques semaines plus tard, avec la publication en 1902 des mêmes gravures, et bientôt peintures, de Font-de-Gaume et des Combarelles dans les comptes rendus d'une autre Académie, celles des inscriptions et belles-lettres, c'est le début d'un hallali et d'un chemin de croix. Sans crier gare, et malgré des longueurs d'avance apparentes, É. Rivière est bel et bien en train de perdre la bataille académique. H. Breuil a choisi son camp, avec d'autant plus de conviction qu'il est assez probable qu'il ne fut pas consulté, et en tout cas pas associé, par son nom d'auteur, aux publications d'É. Rivière de l'automne 1901. Sans parler de la question financière, comme nous allons le voir. L. Capitan, héritier et successeur, depuis 1898, de la chaire d'anthropologie préhistorique de G. de Mortillet au sein de l'École (libre, c'est-à-dire privée) d'anthropologie de Paris, organiquement associée depuis 1876 à la société du même nom, est assurément, aux yeux du jeune et ambitieux H. Breuil, un protecteur bien plus précieux et puissant – même s'il n'entrera au Collège de France

qu'en 1908. Voici comment il justifie ses choix et qualifie l'association d'intérêts qui marque « sa » conquête des grottes ornées, à l'issue de la course éditoriale et académique menée et remportée, à l'automne 1901 :

« Ainsi fut, si je puis dire, fondée la “raison sociale” Capitan, Breuil, Peyrony, pour les grottes ornées de Dordogne, dont je supportai de plus en plus le travail principal. Capitan trouvait quelque argent pour soutenir le travail, et rédigeait, au début. [...] Mais que Capitan, qui, en ce temps, ne m'avait aucune obligation, m'ait, dès le premier instant, offert généreusement de collaborer pour d'aussi importants travaux était un acte de grande bienveillance dont je lui garde une vive reconnaissance ; il pouvait parfaitement, et sans injustice, ne pas le faire. Sans doute il comptait sur mes facultés de dessinateur et sur mon zèle, et je n'y ai point failli, mais cet acte de confiance dans mon avenir de savant ne s'imposait pas à l'égard d'un petit abbé de vingt-quatre ans. Rivière n'en avait pas fait autant lorsque, en 1900, j'avais fait pour lui des relevés à La Mouthe, c'est à peine s'il me remercia, et il ne me paya nullement. »

On a pourtant vu qu'É. Rivière, en beau joueur, sinon en bon payeur, en octobre 1901, avait bien crédité les dessins d'H. Breuil dans une publication décisive, alors même qu'il menait contre lui et L. Capitan une course contre la montre pour la reconnaissance des institutions savantes. Inversant littéralement le sens de la dette scientifique, H. Breuil, en pleine consécration quarante ans plus tard, estime sans ambages que c'était bien à ses « maîtres » ou parrains, en préhistoire, de reconnaître le travail de celui qui n'était alors pourtant qu'un jeune apprenti et surtout leur simple assistant. Le jeune et ambitieux H. Breuil n'a pu donc s'empêcher de mettre en concurrence ses protecteurs et, plus encore, de se mettre en concurrence avec eux. Pour le dire en des termes plus vulgaires, et sans mauvais jeu de mots, H. Breuil a misé, avec L. Capitan, sur un bien meilleur « cheval » qu'É. Rivière : après tout, le premier a quarante-sept ans en septembre 1901 ; le second, soixante-six ans ; et le protégé, comme il le rappelle lui-même, vingt-quatre ans. Au total, en négatif de la figure de L. Capitan, H. Breuil laisse donc bien entendre dans ses mémoires qu'É. Rivière *aurait réellement pu* être son mentor en matière d'art pariétal : il ne sera pourtant que le fantôme de sa vocation, voire un mauvais génie « tentateur ».

INTERMÈDE : QUAND H. BREUIL SE RÊVE EN « ADAM » DE L'ART PARIÉTAL

Quarante et un ans plus tard, en 1942, H. Breuil a soixante-cinq ans, soit l'âge qu'avait É. Rivière quand il proposa au jeune abbé de faire ses premiers relevés à la Mouthe ; il entame la rédaction de ses mémoires, on l'a dit, sur un paquebot qui le mène en Afrique du Sud, mais il ne sait alors quand il en reviendra, et même s'il en reviendra. Le texte prend donc l'aspect, surtout pour un

ecclésiastique, d'un testament scientifique, où la comptabilité des actes s'agrémentent d'une certaine réécriture de l'histoire. À l'issue des premiers chapitres, narrants ses années de formation initiatique, jusqu'en 1901, et alors qu'il rapporte, de manière assez légendaire, on l'a vu, sa « marche scientifique » et la conquête des grottes ornées, la figure d'É. Rivière apparaît donc sous un jour de plus en plus hostile. On comprend néanmoins qu'H. Breuil le fréquente assez régulièrement après 1900-1901 : « En Dordogne, où j'allais toujours quelques jours excursionner, j'emmenai parfois Bouyssonie, j'y retrouvai plusieurs fois Rivière, plus quinquards que jamais. » En insistant, à plusieurs reprises, avec une certaine cruauté, sur la maladie pulmonaire de son concurrent, néanmoins précurseur, H. Breuil paraît déjà le condamner. Mais là n'est pas vraiment son propos : « Il nous mena cependant à La Mouthe que je visitais pour la seconde fois [*sic*]. Je remarquais, dans la paroi de droite de la galerie du fond, une étroite ouverture, où, après avoir déposé nos soutanes, nous nous glissâmes [...]. Le couloir tourne brusquement à gauche, simple fissure où, malgré ma minceur de ce temps, je passais de justesse. » Au point qu'H. Breuil se retrouve nu, d'après la suite de son texte. On retrouve ici un des récits tout à fait symptomatiques d'H. Breuil : se décrivant en « costume d'Adam » – ce sont ses propres termes –, il vise, par ce détail, à montrer qu'il s'approprie la grotte, y compris en présence d'É. Rivière, dans la mesure où il peut pénétrer dans des recoins que ce dernier n'a pas pu explorer. Il n'y a donc pas de doute : dans sa mémoire, H. Breuil redécouvre la Mouthe et recouvre ainsi le travail antérieur d'É. Rivière. À ses propres yeux, il ne peut être que le seul « Adam » de l'art pariétal.

L'adamique abbé poursuit : « Mais, à l'entrée du couloir, j'oubliai mon béret », et précise, avec acrimonie, qu'É. Rivière n'a jamais voulu le lui renvoyer, et que son couvre-chef a dû finir « mangé par les bestioles ». Dans cette mention, assez ridicule et anecdotique, se cristallise et se transfère une rancune tenace d'H. Breuil envers É. Rivière, qui fut, ne lui en déplaise, le véritable inventeur de la Mouthe. L'abbé conclut son chapitre de mémoires sur sa « marche scientifique » ainsi : « Bien des années après, lorsque, avec Miss Mary E. Boyle [1881-1974], je procédai au relevé des gravures de La Mouthe, je voulus revoir ce couloir, dans lequel, plusieurs fois déjà, j'avais tenté de retourner, mais en vain, mon diamètre avait changé [...]. Je perdis encore, dans cet essai manqué, mon béret, mais je l'y abandonnai aux insectes. Ainsi, je n'ai pu percer le mystère de ce couloir, qui demeure une perspective à éclaircir, ce que, sans travaux, je ne suis plus d'âge à faire. » Il précisera même qu'il crut voir dans ce couloir un bison : l'aventure spéléologique se transforme en expérience mystique.

Quoiqu'il ait signalé à son lecteur sa capacité à s'approprier une grotte qu'il n'a pas découverte, mais dont il fut le « premier » à « relever » les gravures, une sorte de regret ou de frustration plane donc encore sur les parois de la Mouthe. Comme si la grotte, au soir de sa vie, recelait encore un mystère qu'il n'avait jamais pu élucider, à l'in-

verse de toutes les autres cavernes explorées par la suite. Et pourtant, le « pape » de la préhistoire s'y est rendu des dizaines de fois, surtout après le décès d'É. Rivière. On touche ici au paradoxe d'H. Breuil : dès qu'une grotte ornée était découverte, à partir de 1902-1903, il estimait qu'il en était par défaut l'inventeur, car le « releveur ». Or, à la Mouthe, H. Breuil n'a cessé, en quelque façon, de vouloir redécouvrir la grotte, alors même qu'É. Rivière avait obtenu un financement public pour poursuivre son exploration dès 1896 – nous le verrons plus loin. Tout se passe comme si É. Rivière était a posteriori sanctionné pour ne pas avoir été assez loin dans ses explorations, au point de ne pas mériter la reconnaissance de l'antériorité de ses découvertes. La galerie de la Mouthe inexplorée par É. Rivière compose en effet, aux yeux d'H. Breuil, la matrice originelle de sa propre légitimité, au point de faire écho aux circonstances qui présidèrent, le 8 septembre 1901, à la découverte de la galerie gravée des Combarelles. Quelques pages en effet après la mention de la redécouverte et de la réappropriation de la Mouthe, H. Breuil rappelle que J. Pomarel, gendre de M. Berniche, propriétaire de la ferme et de la grotte et « qui fouillait pour Rivière aux Combarelles », avait dit « en patois », à D. Peyrony, que son employeur n'avait pas exploré tous les diverticules de la grotte des Combarelles, au sein de laquelle, bien avant H. Breuil et L. Capitan, il avait mené des fouilles, entre 1892 et 1894. Par l'intermédiaire du « fixeur » indispensable qu'est D. Peyrony, L. Capitan et H. Breuil sont donc en mesure d'être les « premiers » à découvrir la partie ornée de la grotte. Ici encore, quoiqu'arrivé *après* É. Rivière, H. Breuil considère qu'il va plus en *avant* que lui.

Au total, H. Breuil est dans une position délicate, et pour tout dire « d'obligé » involontaire : comme bien d'autres, en Dordogne, il demeure tributaire de l'inlassable activité d'É. Rivière depuis 1887 dans la région. Peu de sites, même les Combarelles, ne lui ont jusqu'alors échappé. Mais avant 1895 et la découverte de la Mouthe, É. Rivière ne pouvait songer, par définition, à rechercher des gravures... Dans un article testamentaire et défensif, véritable plaidoyer *pro domo* d'un septuagénaire ayant déjà perdu la partie, É. Rivière déroule en effet l'impressionnant catalogue des trente-deux sites préhistoriques qu'il a pu fouiller ou explorer, dans la seule Dordogne, en une quinzaine d'années (Rivière, 1906). Il ne peut bien sûr que faire le constat, tout à fait honnête du reste, de n'avoir pas su poursuivre l'exploration des Combarelles, tout en affirmant que les gravures ne font que « confirmer » ses découvertes à la Mouthe. À cette date, en 1906, la bataille d'É. Rivière est en réalité perdue : la signification de l'antériorité de ses découvertes a été battue en brèche par la « raison sociale » Capitan-Breuil-Peyrony, mais plus encore par un autre duo parallèle, formé par H. Breuil et son nouveau mentor en préhistoire, É. Cartailhac, initiateur dès février 1903, grâce au mécénat du prince de Monaco, d'un projet de « trust [éditorial] des grottes ornées », élargi à F. Daleau et bien sûr à L. Capitan, mais tour à tour incluant et excluant É. Rivière.

É. CARTAILHAC TEND UN PIÈGE : LA VISITE REFONDATRICE DE LA MOUTHE (AVRIL-AOÛT 1902)

Depuis le printemps 1902, H. Breuil, à titre personnel, s'est en effet rapproché du « sceptique » de l'art pariétal qu'était É. Cartailhac, tout du moins jusqu'à son fameux mea-culpa publié la même année dans la revue *L'Anthropologie* (voir Péré-Noguès et Bon, ce volume). La stratégie d'H. Breuil envers ses aînés préhistoriens est aussi claire que discrète : il se place sous leur protection simultanée et cumulée, tout en jouant de leur concurrence passée. Ainsi, il ne dit mot de son nouvel ami et protecteur à son premier véritable parrain en préhistoire depuis 1897, É. Piette, en grande délicatesse avec É. Cartailhac depuis 1892 au plus tard et la controverse autour de la découverte de « la Poire » de Brassempouy, première « vénus » identifiée sur le site de manière clandestine, à la faveur du congrès de l'AFAS de Pau. On verra bientôt que cette nouvelle alliance toulousaine échappe également au second parrain d'H. Breuil, L. Capitan.

En fin diplomate et en véritable stratège, avant même le congrès de l'AFAS de Montauban, où va se jouer la reconnaissance collective et unanime de l'art pariétal, É. Cartailhac a proposé à H. Breuil qu'il soit le cicérone des congressistes face à É. Rivière, se laissant ainsi la possibilité d'arbitrer les élégances et de faire oublier du même coup ses errances suspicieuses envers l'art pariétal, prolongées bien trop tard. Le préhistorien toulousain n'avait-il pas visité la Mouthe dès septembre 1896, à la demande d'É. Rivière, en compagnie de L. Capitan et É. Harlé, en vue d'une certification (Groenen, 2021, note 461, p. 102) ? Pourquoi donc alors avoir différé de huit longues années son fameux mea-culpa, alors même qu'il semblait donner des gages, voire des espoirs à F. Daleau, le 23 décembre 1896, lors d'une première visite de Pair-non-Pair⁴, tout en refusant, l'année suivante, en 1897, à son vieux compagnon en préhistoire, F. Régnauld (1847-1908), l'authenticité des peintures de Marsoulas ? Serait-ce que, du vivant de G. de Mortillet (mort en septembre 1898), É. Cartailhac n'aurait jamais osé prendre le risque de se convertir ouvertement à l'authenticité de l'art pariétal ? À l'inverse, visitant à l'invitation du même F. Régnauld, cette grotte de Haute-Garonne en mai 1898, É. Rivière fut immédiatement tout à fait convaincu, comme il avait été, d'après F. Daleau, « en extase », devant les gravures de Pair-non-Pair en septembre 1897. Persuadé, en ces années 1897-1898, d'avoir établi l'antériorité légitime de la Mouthe, dont il avait présenté des moulages à l'exposition universelle de Paris en 1900, É. Rivière se sentait protégé par la certitude de son antériorité : il ne transforma donc pas l'essai en fédérant sous sa bannière les inventeurs de grottes ornées. Jusqu'à ce que le double cataclysme de septembre 1901 le fasse sortir de sa torpeur. La voie est libre pour É. Cartailhac, ravi de pouvoir occuper depuis la capitale de la préhistoire méridionale qu'est Toulouse, entre Périgord et Pyrénées, un magistère inattendu sur l'art pariétal préhis-

torique : il peut espérer recouvrir le temps perdu, depuis 1895, voire 1879.

À l'issue de la salve de publications effectuées par la « raison sociale » Capitan-Breuil-Peyrony auprès de l'Institut, après un seul premier échange précédent de politesses éditoriales concernant l'âge du Bronze, É. Cartailhac bondit littéralement sur H. Breuil en avril 1902, en flattant par lettre interposée l'orgueil de celui qui pourrait devenir un vassal controuvé et le mettre en orbite sur les découvertes faites pour le compte de L. Capitan, grâce aux connaissances de terrain de D. Peyrony. Le jeune abbé à la réputation croissante représente un atout majeur dans un jeu de rivalités : en plus de l'ardeur au travail, commode pour rattraper le temps perdu, et de talents manifestes de dessinateur, sinon de rédacteur, H. Breuil est un *middle man* circulant depuis cinq ans entre divers cercles préhistoriens concurrents. Son statut d'ecclésiastique offre aussi un bel alibi pour faire coup double et inverser le sens de l'histoire. La présence de cet abbé savant à ses côtés est en mesure de pondérer son « scepticisme », abreuvé d'anticléricalisme, mais aussi de constituer un cheval de Troie parmi les premiers inventeurs français de l'art pariétal qu'il a jusqu'ici plutôt méprisés. En échange, É. Cartailhac entretient l'avidité ambition d'H. Breuil en lui promettant une visite, en tête à tête et pour étude, à Marsoulas, à l'issue du congrès de Montauban. De là, pourquoi ne pas lui « confier » plus tard les relevés de la grotte, avec l'accord de F. Régnauld, son complice et obligé ?

É. Cartailhac déploie ce qui paraît bien être un plan : sur son territoire toulousain, et remontant le fil de la chronologie des découvertes, il mène d'abord les congressistes avec F. Régnauld reconnaître l'authenticité de Marsoulas le 12 août 1902. Dont acte. Mais c'est bien deux jours plus tard, le 14 août, que l'antériorité d'É. Rivière va se trouver paradoxalement tout à la fois mise en scène et dépassée, au cours d'une échappée fort dense des congressistes d'une seule journée dans la région des Eyzies. Elle est justement qualifiée par H. Breuil d'« officieuse » dans son article précité de 1960. Cette excursion a en effet été préméditée par É. Cartailhac, partie prenante à titre de savant régional de l'organisation du congrès, et ce dès le mois d'avril 1902, avec la volonté probable de mettre en difficulté É. Rivière, ainsi qu'en témoigne la correspondance échangée entre H. Breuil et É. Cartailhac⁵. Il s'agit de faire à É. Rivière une proposition qu'il ne pourra pas refuser : concentrer en une seule journée la visite de la Mouthe, des Combarelles et de Font-de-Gaume, afin de mettre les trois cavités sur un plan d'équivalence, voire d'égalité. Ceci permettrait de reconnaître l'antériorité de la Mouthe dont l'authenticité serait en quelque sorte « validée » par la découverte des deux cavités ornées de 1901.

H. Breuil, n'avait pas prévu de participer au congrès de Montauban, mais en loyal serviteur, il se dit prêt à faire l'aller-retour aux Eyzies pour ce faire, tout en estimant que « cela paraît bien dur de faire les trois grottes dans l'après-midi⁶ ». Jouant sa propre partie, l'abbé n'a pas l'intention de renoncer à un séjour d'études programmé

dans le Berry et le Poitou pour la première quinzaine d'août, où il doit étudier plusieurs collections d'âge du Bronze et du Fer, domaine et période qui constituait depuis 1896 et à la suggestion de G. d'Ault du Mesnil, son premier domaine de spécialité : il ne l'a pas encore abandonnée au profit du Paléolithique et de l'art pariétal. Dans ses lettres, É. Cartailhac pousse H. Breuil dans ses retranchements pour le mettre en avant autant contre É. Rivière que vis-à-vis de L. Capitan, lui aussi absent du congrès. Le 25 juillet 1902, trois semaines avant l'excursion prévue, il laisse entendre qu'elle est compromise : il se demande, avec son humour habituel, « si Rivière n'est pas au fond persuadé que voir La Mouthe et puis mourir ou partir suffit à notre bonheur⁷ ». Jusqu'à la veille du congrès, l'excursion et la visite complète des trois sites demeurent incertaines, ce qui attise bien sûr l'impatience exigeante et jalouse d'H. Breuil : É. Cartailhac entretient un suspense, dépendant de la bonne volonté d'É. Rivière, par ailleurs président de la section d'anthropologie (11^e) de ce congrès de l'AFAS. H. Breuil se tient prêt et en embuscade, arrivant dès le 10 août en Dordogne, chez ses cousins, à Cubjac.

La tension est à son comble : H. Breuil ne sera averti qu'au dernier moment, entre le 11 et le 12 août, par téléphone ou télégramme, du succès diplomatique d'É. Cartailhac. Il avait prévenu de toute façon d'arriver par sécurité aux Eyzies le 12 au soir. Le témoignage des carnets de F. Daleau est à cet égard incomparable : le découvreur des gravures de Pair-non-Pair en 1896 y fait le récit détaillé de la journée du 14 août (Daleau, 2021). Arrivée au bord de la Vézère le 13 août au soir, une partie des congressistes comprend qu'É. Rivière et son fils sont alités et malades. En substance, F. Daleau suggère que l'état de santé, réel ou prétexté, d'É. Rivière ne lui permet pas de se rendre aux Combarelles le 14 août au matin mais qu'il donne tout de même rendez-vous au groupe pour le déjeuner, une fois que seront arrivés de Montauban A. de Mortillet (1854-1931) et cinq autres congressistes. H. Breuil en profite pour conduire aux Combarelles, dès 8 heures du matin, six personnes. D. Peyrony l'accompagne, mais H. Breuil conduit seul la visite de ce qui est en train de devenir « sa » grotte. Elle dure deux heures, sous l'impulsion d'un abbé aussi enthousiaste et agile que bondissant. F. Daleau, « très fatigué » par le parcours difficile de la cavité, mais « émerveillé » par les gravures affirme : « Je crains que notre jeune collègue M. Breuil soit un peu trop vif... un peu trop emballé, suivant l'expression du jour. » À l'issue d'un déjeuner arrosé de bouteilles de vin offertes par le préhistorien-viticulteur de Bourgsur-Gironde, É. Rivière assure une visite d'une heure trente environ à la Mouthe, qui s'achève à 15 heures. Si H. Breuil et D. Peyrony entraînent le groupe vers Font-de-Gaume, il ne se compose plus que de douze personnes, guides compris : G. Chauvet (1840-1933), notaire préhistorien de l'Angoumois et des Charentes, ne parvenant pas à vaincre son vertige dans les hauteurs du vallon, renonce alors que F. Daleau et S. Zaborowski (1852-1928), titulaire de la chaire d'ethnographie de l'École d'anthropologie et auteur de précoces essais de synthèse dans les

années 1870 vulgarisant le terme de « préhistoire », se déclarent épuisés et restent aux côtés d'É. Rivière, lui aussi à nouveau malade et trop fatigué pour une autre visite : à moins que ce soit pour ne pas se laisser conduire par H. Breuil ? Le lendemain matin, 15 août, H. Breuil assure une seconde visite aux Combarelles pour les six congressistes arrivés la veille à midi.

Au total, l'authenticité de la Mouthe, garantie par un constat collectif qui était bien l'objectif premier de l'excursion suggérée par le président É. Rivière, a été non seulement enrichie par le facétieux É. Cartailhac, mais surtout surpassée par la masse graphique contenue dans les deux cavités du trio Capitan-Breuil-Peyrony qui ouvrent et ferment la journée. Dans le compte rendu de l'excursion publié dans les actes du congrès, É. Rivière se trouvera ainsi forcé d'associer les trois cavités en une même validation commune : « À l'unanimité aussi, l'antiquité des unes et des autres a été considérée comme authentique » (Rivière, 1902). É. Rivière est tombé dans le piège implacable tendu par É. Cartailhac ; en tant que président de la section, il se voit lui-même forcé de confondre la reconnaissance de sa découverte avec celle des deux autres à la visite desquelles il n'a pas participé ! É. Rivière en aura cependant profité pour faire exécuter une image qui emporte avec elle une partie de la mémoire de l'événement.

ARRÊT SUR IMAGES : PORTRAITS DE GROUPE AU SEUIL DE LA MOUTHE (14 AOÛT 1902)

Un détail, transmis par le même carnet de F. Daleau, traduit une part importante des motivations d'É. Rivière : garder la main sur la production de la preuve visuelle de l'authentification collective, à l'instar d'un procès-verbal. Contre toute attente, à l'exact inverse d'un mariage ou de tout autre rituel de consécration, la photographie immortalisant l'événement a en effet été prise avant son déroulement ! Une fois n'est pas coutume, le portrait de groupe devant la grotte précède la visite des lieux. F. Daleau (2021) précise : « Avant d'entrer dans la grotte, nos collègues MM. Rivière fils et F. Régnauld prennent chacun une photographie de l'entrée avec les excursionnistes groupés devant. » Fils aîné du préhistorien, R. Rivière (1870-1945) est identifiable à gauche, derrière D. Peyrony, sur l'un des deux clichés (Groenen, ce volume). La scène fait partie des icônes de l'histoire de l'archéologie préhistorique, c'est pourquoi elle mérite qu'on lui consacre un arrêt sur image : ce portrait de groupe fit, et fait toujours, office d'acte de reconnaissance définitif de l'authenticité de l'art pariétal en France, selon une « conception qui met en avant la dimension sociale de la science, la photographie des congressistes réunis devant la grotte de la Mouthe ce 14 août 1902 constitue un élément de preuve bien supérieur aux prises de vues réalisées dans la cavité par Émile Rivière » (S. Konik *et al.*, 2023).

Le récit du carnet de F. Daleau est d'autant plus précieux qu'il est précis : il permet d'expliquer l'existence de deux versions différentes de cette célèbre image, sans que le dédoublement soit toujours relevé, tant les deux scènes se ressemblent (fig. 1 et fig. 2). A. Roussot en fit la remarque à plusieurs reprises toutefois. La posture et la distribution des quinze personnages sont pratiquement identiques, à deux exceptions près. Le géologue G. Courty (1875-1953), situé à droite d'A. de Mortillet sur l'une, est assis à l'extrême droite du groupe sur l'autre, au côté du docteur L. Azoulay (1862-1926), qui tient un objet tendu vers le photographe, peut-être un instrument pour atténuer les reflets du soleil – à moins qu'il s'agisse d'un phonographe, dont ce médecin est le vif promoteur. Un autre personnage non identifié – mais qui ne peut être qu'un certain Brunet, « de Périgueux », ou l'ingénieur des mines H. de Montricher (1845-1916) –, couvert d'un canotier, s'est déplacé légèrement entre les deux prises, de part et d'autre du couple formé par S. Zaborowski et le spéléologue A. Viré (1869-1951), au droit de la porte d'entrée de la cavité : ils discutent sur l'une et se tournent le dos sur l'autre. L'abbé Labrie (1864-1927), préhistorien amateur de Gironde et ami de F. Daleau, est situé dans les deux cas dans l'ombre, à l'extrême gauche, aux côtés d'un autre congressiste qui à nouveau peut être soit Brunet, soit de Montricher. Entre eux apparaît puis disparaît, avec son chapeau, R. Rivière. Diffusés de manière parallèle, les deux portraits de groupe méritent donc une analyse comparée approfondie, ne serait-ce que pour (tenter de) deviner lequel fut le premier des deux.

La vue la plus fréquemment reproduite, sous réserve de vérifications, paraît être celle prise par Rivière fils (fig. 2) : troisième debout, en partant de la gauche, juste derrière D. Peyrony et F. Daleau, allongés sur l'herbe, F. Régnauld y apparaît couvert d'une saharienne de fortune qui signale l'ensoleillement et la chaleur au cœur du mois d'août ; il tient entre ses mains, qui plus est, son appareil photographique qu'il semble en train de régler. Cela pourrait-il signifier qu'il s'apprête à prendre la place de Rivière fils, en enchaînant le plus vite possible ? À moins que ce ne soit l'inverse ! Sur ce cliché, dû à Rivière fils, É. Cartailhac apparaît de profil, à peine visible, entre F. Régnauld et A. de Mortillet, couvert d'un chapeau rejeté en arrière du fait de la chaleur. Sur l'autre cliché (fig. 1) en revanche, c'est D. Peyrony, au premier plan, qui est méconnaissable, car il tourne la tête vers le groupe, couvert cette fois d'un genre de béret ; il semble interpeller les visiteurs, car plusieurs d'entre eux le fixent alors : de gauche à droite, Brunet/de Montricher, F. Daleau, A. de Mortillet, S. Zaborowski se tournent vers lui ostensiblement, ainsi peut-être qu'H. Breuil, qui reste tout à fait statique entre les deux scènes.

Le groupe le plus « stable » entre les deux prises, parmi les quinze participants, est assurément celui de la partie droite, entre A. Viré et L. Azoulay et centré autour d'H. Breuil, seul à avoir (et à garder) les bras croisés. À sa gauche, on reconnaît G. Chauvet et, à sa droite, É. Rivière, lui-même. Immobile entre les deux prises,

dignement assis, s'appuyant fièrement sur sa canne à la main droite, la main gauche sereinement posée sur son genou, il s'affirme ainsi en maître des lieux et il est l'un des rares personnages fixant le photographe à deux reprises. Le reste du groupe, pris sur le vif, sans doute à moins de deux ou trois minutes d'intervalle, ne semble pas vraiment concentré : les regards ne fixent pas l'objectif, au gré de conversations qui traduisent peut-être tout simplement leur impatience, dans la mesure où ils n'ont encore rien vu de la grotte ! Notons enfin que si l'angle de vue est le même, prenant pour cadre le porche de la cavité et, au centre, en ligne de fuite, la porte d'entrée vers la grotte et ses gravures convoitées, la position de l'objectif n'est pas la même. Du fait de son appareil portatif, à visée verticale, F. Régnauld privilégie une vue en contre-plongée, au plus près d'un sol qui occupe une part importante du premier plan. Cette position permet de détacher nettement la figure d'É. Cartailhac, maître de cérémonie dans les coulisses, tenant dans sa main droite une bougie, comme s'il s'agissait d'un sceptre. A. de Mortillet, son chapeau à la main, apparaît l'arbitre de ce groupe hétéroclite mais « paritaire », car composé de huit Parisiens et huit « provinciaux », tous méridionaux en revanche. Fils de G. de Mortillet, dessinateur hors pair, fort reconnu depuis les années 1880, au service de son propre père comme de nombreux autres « préhistoriens », y compris É. Piette, A. de Mortillet incarne, à 48 ans, en dépit de la succession manquée de la chaire de son père à l'École d'anthropologie au profit de L. Capitan, une légitimité décisive, tout en étant assimilé jusqu'alors « aux sceptiques »⁸. On dénombre du reste six à huit membres, ou sympathisants, de la Société d'anthropologie de Paris, sur les seize participants, ce qui marque assez l'importance du front du scepticisme potentiel qu'il s'agit de convaincre. À l'inverse, il est frappant de constater qu'É. Rivière fils contribue, peut-être inconsciemment, à effacer le visage et la présence d'É. Cartailhac.

Dans les deux cas, H. Breuil, futur maître et épigone dominant du territoire des grottes ornées, a tenu à se tenir bien fièrement debout, les bras croisés, aux côtés d'un É. Rivière assis, épuisé, digne et souverain certes, mais bientôt vaincu. Le côtoiement des deux hommes peut aussi exprimer une certaine familiarité antérieure qu'H. Breuil aura tendance ensuite à refouler – ils se connaissent alors tout de même depuis cinq ans ! Au sein du groupe réuni à la Mouthe, É. Rivière est sans aucun doute le savant que Breuil connaît alors le mieux, il ne faut pas l'oublier. Hormis F. Daleau et D. Peyrony, H. Breuil a pu entrevoir les autres dans des congrès ou tout simplement ne les avoir jamais rencontrés. Benjamin de vingt-cinq ans d'un groupe dont la moyenne d'âge est de 50 ans – É. Rivière en étant le doyen – H. Breuil gardera sans doute en mémoire cette journée particulière qu'il qualifiera à plusieurs reprises « d'historique ». Et pour cause : ce jeudi 14 août 1902, l'abbé fait pour la première fois la connaissance physique d'É. Cartailhac ; il ne l'avait croisé auparavant qu'à une seule occasion, sans oser lui parler, sur l'impériale d'un bus parisien lors du congrès international préhistorique de 1900. En dépit de



Fig. 1 – Excursion de la section d'anthropologie du congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences de Montauban à la grotte de la Mouthe, le 14 août 1902, avec de gauche à droite, J. Labrie, R. Rivière, D. Peyrony (assis), H. de Monricher ou M. Brunet, É. Cartailhac, F. Daleau (allongé), A. de Mortillet, H. de Monricher ou M. Brunet, S. Zaborowski-Moindron, A. Viré, G. Chauvet, H. Breuil, É. Rivière, L. Azoulay, G. Courty (cliché F. Regnault, fonds Breuil, bibliothèque centrale du Muséum national d'histoire naturelle).

Fig. 1 – Excursion of the anthropological section of the congress of the Association française pour l'avancement des sciences de Montauban to the grotte de La Mouthe, 14th August 1902, with, from left to right, J. Labrie, R. Rivière, D. Peyrony (seated), H. de Monricher or Mr Brunet, É. Cartailhac, F. Daleau (lying down), A. de Mortillet, H. de Monricher or Mr Brunet, S. Zaborowski-Moindron, A. Viré, G. Chauvet, H. Breuil, É. Rivière, L. Azoulay, G. Courty (photo by F. Regnault, Breuil collection, Central Library of the Muséum national d'histoire naturelle).



Fig. 2 – Excursion de la section d'anthropologie du congrès de l'Association française pour l'Avancement des sciences de Montauban à la grotte de la Mouthe, le 14 août 1902, avec de gauche à droite, J. Labrie, H. de Monricher ou M. Brunet, D. Peyrony (assis), F. Regnault, É. Cartailhac, A. de Mortillet, F. Daleau (allongé), G. Courty, S. Zaborowski-Moindron, A. Viré, H. de Monricher ou M. Brunet, G. Chauvet, H. Breuil, É. Rivière, L. Azoulay (cliché R. Rivière, fonds Breuil-Fawcus, musée d'Archéologie nationale).

Fig. 2 – Excursion of the anthropological section of the congress of the Association française pour l'Avancement des sciences de Montauban to the La Mouthe cave, 14th August 1902, with, from left to right, J. Labrie, H. de Monricher or Mr Brunet, D. Peyrony (seated), F. Regnault, É. Cartailhac, A. de Mortillet, F. Daleau (reclining), G. Courty, S. Zaborowski-Moindron, A. Viré, H. de Monricher or Mr Brunet, G. Chauvet, H. Breuil, É. Rivière, L. Azoulay (photo by R. Rivière, Breuil-Fawcus collection, musée d'Archéologie nationale).

quelques orages ultérieurs assez modestes, leur relation ne cessera pas durant près de deux décennies.

Pour É. Rivière, l'excursion de 1902 n'était qu'une confirmation et la répétition des visites collectives de septembre 1896, auxquelles avait pourtant pris part É. Cartailhac, L. Capitan et É. Harlé, comme déjà mentionné. En réalité, la journée a suscité un processus d'érosion de mémoire, provoquant une inversion de relief entre É. Rivière et ses concurrents : la visite de la Mouthe n'a pas résisté à la comparaison simultanée avec les Combarelles et Font-de-Gaume dont la visite, dans le cours de la journée du 14 août, tour à tour lui succède et la précède. Devenue icône de la reconnaissance différée de l'art pariétal, le portrait de groupe à la Mouthe en 1902 se retournera insidieusement contre la mémoire de son bénéficiaire prétendu, en participant à faire oublier, par défaut d'image équivalente, la première reconnaissance académique et collective de 1896 (fig. 3)⁹. En réalité, en cet été 1902, É. Rivière n'est pourtant pas encore au bout des peines de la « fantomisation » de ses découvertes : il lui reste à devenir le martyr de la reconquête d'Altamira par É. Cartailhac et H. Breuil comme des projets éditoriaux qui lui sont associés.

LE CHEMIN DU MARTYR ET LES ENJEUX DE LA RECONQUÊTE D'ALTAMIRA (AUTOMNE 1902)

Après avoir réussi le coup de maître consistant à mettre la reconnaissance de la Mouthe sur le même plan, et selon le même agenda, que celle des Combarelles et Font-de-Gaume, le pacte épistolaire contracté au printemps entre H. Breuil et É. Cartailhac débouche, dans le courant de l'été, sur un autre projet de reconquête – celui de la grotte d'Altamira – que le second n'avait pas su admettre comme authentique en 1879-1881¹⁰. Dans les jours qui suivent le congrès, la visite « privée » promise à Marsoulas donne l'occasion à H. Breuil de faire la preuve de son œil d'expert, en identifiant plusieurs traits et dessins inédits. Avant qu'H. Breuil ne réalise sa seconde campagne de fouilles au Mas-d'Azil jusqu'à début septembre, récupérant par là même l'héritage archéologique d'É. Piette, É. Cartailhac suggère à son nouveau « collaborateur », dans le plus grand secret, d'envisager une expédition à Altamira. D'après la correspondance échangée entre les deux nouveaux alliés à la fin du mois d'août, É. Cartailhac semble avoir sollicité S. Reinach à ce propos, en vue d'obtenir de l'Académie des inscriptions et belles-lettres un financement¹¹. L'opération envisagée forme, ici encore, un projet d'appropriation à rebours du territoire des grottes ornées, dans la mesure où elle serait une conquête rétroactive. En menant un jeu un peu trouble, É. Cartailhac tient sa promesse et fait miroiter peu à peu à H. Breuil un vaste programme de publications : « J'ai écrit à M. Capitan pour lui annoncer que nous publierions vous, Régnauld et moi, Marsoulas illustré. Gardez le silence sur Altamira, si cela vous paraît honnêtement



Fig. 3 – Excursion d'une délégation de la Société historique et archéologique du Périgord à la grotte de la Mouthe, le 10 août 1896, avec, de gauche à droite, L.-S. Augiéras, F. Ladevi-Roche, É. Rivière, A. de Roumégoux, C. Aublant, J. Lépine, A. Fourgeaud, G. de Fayolle, M. Féaux (cliché C. Durand, 1896 ; archives de la Société historique et archéologique du Périgord).

Fig. 3 – Excursion by a delegation from the Société historique et archéologique du Périgord to the grotte de La Mouthe, 10 August 1896, with, from left to right, L.-S. Augiéras, F. Ladevi-Roche, É. Rivière, A. de Roumégoux, C. Aublant, J. Lépine, A. Fourgeaud, G. de Fayolle, M. Féaux (photo C. Durand, 1896; archives of the Société historique et archéologique du Périgord).

possible ; mais vous ayant proposé l'expédition et vous ayant procuré les moyens de l'exécuter j'ai bien le droit, ce me semble, de vous demander le secret. Quand j'aurai les fonds, au moment de partir, je vous écrirai et vous annoncerez à la fois ma proposition et votre départ¹². »

Le motif du secret imposé est double : tout d'abord, en vue de financer l'expédition, É. Cartailhac compte sur un fond de l'Académie des inscriptions et belles-lettres qu'il n'a pas encore obtenu, au point qu'H. Breuil lui proposera d'utiliser, et donc de détourner, une somme d'argent de 500 francs qu'É. Piette lui a avancée pour réaliser des dessins d'objets de sa prestigieuse collection d'art mobilier pyrénéen, dont il est en train par ailleurs de faire donation en ce même mois d'août 1902 au musée des Antiquités nationales, *via* le même S. Reinach ! Surtout, bien entendu, le secret permet de prendre de vitesse les concurrents potentiels, quitte à prendre le risque au passage d'égratigner la confiance de L. Capitan. Les échanges épistolaires jusqu'à la fin du mois de septembre démontrent combien l'opération n'est pas du tout improvisée. Dans son enthousiasme conquérant et pour tout dire boulimique, É. Cartailhac envisage même, le 17 septembre, de visiter, au retour du « voyage féérique » d'Altamira, tout ou partie des sites pyrénéens suivants, à la recherche de parois gravées ou peintes : Isturitz, Sordes, Brassempouy, Izeste, Saint-Michel d'Arudy, Rebenac, Lourdes, Lortet, Gourdan, Montesquieu-Avantès, auquel s'ajoutent dans d'autres lettres les grottes de Massat et de la Vache¹³ ! D'une captation l'autre : par

l'intermédiaire d'H. Breuil, qui est son disciple, É. Cartailhac envisage même aussi d'être en mesure de prendre ou reprendre pied sur le territoire pyrénéen et les sites « historiques » – Gourdan, Lortet, Arudy, Lourdes, Brassempouy – de son ennemi le plus intime, É. Piette, âgé de soixante-quinze ans et trop malade pour revenir sur le terrain. Plus raisonnable que son aîné, H. Breuil, ayant cependant lui aussi les yeux parfois plus grands que le ventre, suggère de se concentrer sur Marsoulas. Il doit aussi pressentir combien É. Cartailhac entend compter sur son travail... En moins de trois semaines passées à Santillana del Mar, le nouveau duo s'empare à son profit du legs dénigré du marquis de Sautuola. À l'issue du récit héroïque de séances, diurnes et nocturnes, de relevés en octobre 1902, immortalisés par les images de sa soutane mouchetée de gouttes de cire blanche, H. Breuil proteste encore, mais triomphe : « Il n'y a pas de beau tableau sans ombre : Émile Rivière protesta de notre expédition à Altamira ; évidemment, il se considérait comme ayant un droit d'auteur sur toute caverne ornée, pour avoir signalé La Mouthe. » Relevons la précision – « signalé » – non pas « inventé » ou « découvert ». La contribution du prédécesseur n'est plus que l'équivalent d'un simple « signalement ». Et H. Breuil conclut, implacable mais anxieux : « Ceci me fut indifférent. Je le fus moins à une lettre de plainte de Capitan. »

En se rendant en secret à Altamira, H. Breuil prenait en effet le risque de mécontenter, voire de trahir en quelque sorte la confiance de L. Capitan, sous le patronage duquel il avait pu publier ses premiers travaux d'art pariétal, comme on a pu le rappeler plus haut. Si H. Breuil estime le courroux de L. Capitan légitime, il parviendra bientôt à l'apaiser avec l'aide du nouveau dispositif coopératif, imaginé par É. Cartailhac et au sein duquel le professeur à l'École d'anthropologie pourrait trouver une place éminente. Au cours des longues soirées cantabriques, le stratège toulousain dit avoir conçu et rêvé un véritable château en Espagne, à dimension mutualiste : il s'agit ni plus ni moins de publier *in extenso* et de manière systématique *tous* les sites pariétaux paléolithiques connus jusqu'ici, et sans doute aussi ceux qui seraient découverts chemin faisant. C'est bien d'une véritable collection éditoriale, à visée encyclopédique, dont rêve É. Cartailhac, luxueuse par son format et ses illustrations. À rebours d'une volonté hégémonique, É. Cartailhac se présente comme l'animateur, le coordinateur et pour tout dire l'éditeur, d'un syndicat de petits propriétaires de découvertes. Est-il inspiré par la pratique précoce, qui se cultive aussi sous cavités, de la production du roquefort dans son pays natal ? En 1856, la Société des caves réunies n'a-t-elle pas fait la preuve qu'il était possible de réunir tous les producteurs d'un fromage déjà mythique, et qui sera en 1925 le premier fromage en France à obtenir une appellation d'origine ? Dès 1863, cette société micro-oligarchique était du reste devenue propriétaire de la marque Roquefort à Saint-Affrique, où naquit É. Cartailhac dix-huit ans plus tôt. Si ce n'est le fromage, serait-ce plutôt le vin, produit lui aussi à affinité cavernicole ? Après la crise du phylloxéra et du mildiou, en vue de réguler la surpro-

duction, l'essor des caves coopératives à partir de 1901 en Languedoc, où le savant toulousain puise d'autres origines familiales, est exactement contemporain du projet d'association en cours d'élaboration : il compose dans l'ensemble un écho direct aux représentations, à la culture et à l'engagement politique d'É. Cartailhac.

LE « TRUST » DES GROTTES ORNÉES, UNE UTOPIE ÉDITORIALE EN PRÉHISTOIRE (1902-1903) ?

Le « grand projet » apparaît bien en creux dans la correspondance reçue par É. Cartailhac et bienheureusement mise en ligne par le portail universitaire Tolosana¹⁴. Depuis Altamira sans doute, É. Cartailhac écrit à É. Rivière pour lui proposer l'association éditoriale. Sa réponse du 23 octobre 1902 paraît bienveillante : citée par extrait par S. Péré-Noguès et F. Bon et (voir ce volume), la lettre mérite d'être entièrement transcrite ici, tant elle fait écho aux valeurs communes de deux hommes nés à dix ans d'intervalle et ayant grandi au temps du fouriérisme et du saint-simonisme, nourrissant une culture maçonnique familière à É. Cartailhac : « Mon cher collègue, je suis absolument de votre avis : nous devrions nous unir pour publier en une collection unique la série de nos descriptions individuelles, chacun, comme vous le dites, faisant sa partie et gardant toute son indépendance. J'en suis d'autant plus partisan que depuis dix ans, je le dis et le répète sur tous les tons, j'aurais voulu voir se former un groupe de chercheurs scientifiques fouillant méthodiquement le Sarladais et publiant en commun le Périgord préhistorique. La région est assez riche en grottes, stations, et autres, pour que chacun de nous y ait sa part, sans jalousier son voisin. Nous aurions pu faire une œuvre d'ensemble, unique certainement et, je le crois, des plus utiles, chacun de nous apportant sa pierre à l'édifice commun. Mais peut-être en est-il temps encore ; je l'espère du moins et souhaite vivement sa réalisation. En tout cas, je suis heureux que nous partagions les mêmes idées, convaincu, je le répète, qu'en groupant nos efforts, nous ferons chose utile. L'union fait la force. Bien à vous, Émile Rivière. »

Décidément taraudé par la revendication d'antériorité, É. Rivière déploie plutôt une morale et une utopie organisationnelle, autant qu'éditoriale, de la recherche. « La pierre à l'édifice commun » comme « l'union fait la force » font écho à une forme de confraternité, sinon de confrérie de type maçonnique. É. Cartailhac doit s'estimer en confiance – c'est le sens littéral, du reste, du mot « trust » : il dispose par ailleurs ainsi d'un engagement écrit. Quatre jours plus tard, le « projet de publication d'ensemble » apparaît lui aussi sous la plume d'H. Breuil, le 27 octobre 1902, en écho à l'idée de son nouveau maître. L'abbé joue le rôle d'intermédiaire pour ce faire auprès de S. Reinach, tôt mis dans la confiance, et pour cause : H. Breuil assure à É. Cartailhac que S. Reinach « approuve, mais à condition que cela ne retarde pas notre propre publication sur Altamira. Il a vu Rivière

qui y adhérerait¹⁵ ». Coup double, à nouveau : alors que le financement obtenu de l'Académie des inscriptions pour l'expédition cantabrique supposait une publication rapide, S. Reinach aide les deux complices, en contribuant à faire adhérer É. Rivière à un dispositif qui est aussi une façon de s'assurer qu'il ne fera pas cavalier seul et se soumettra au régime de validation collective amorcé en août à la Mouthe. D'autant qu'au même moment, dans une lettre non datée, mais tout juste postérieure à l'expédition d'Altamira dont il n'a finalement pas vraiment pris ombrage, L. Capitan écrit à É. Cartailhac : « Je crois que d'ores et déjà ce qui est connu en l'espèce peut prêter à une synthèse au moins provisoire qui présenterait le plus grand intérêt de très haute nouveauté. Je compte bien que nous pourrons en causer par lettre et surtout de vive voix à la maison [...] »

L. Capitan prônerait donc une synthèse plutôt qu'une collection de monographies ? Contradiction ou concurrence ? Dès le 28 octobre 1902, de manière très allusive, H. Breuil, qui écrit alors à É. Cartailhac une lettre par jour ou par semaine, laisse entendre ici un possible désaccord avec L. Capitan : « Il ne m'a pas été possible de causer avec Boule de la question Rivière-Capitan pour La Mouthe et autres¹⁶. » D'autant que L. Capitan est ambitieux et bien inséré dans les réseaux académiques de l'État central, dont É. Cartailhac a tendance à se méfier, par dépit autant que par conviction ; le parrain parisien d'H. Breuil est alors en pleine ascension et son mot bienveillant pourrait aussi dissimuler une volonté de captation. É. Cartailhac doit donc se résoudre à pousser à l'extrême son modèle d'intégration, en élargissant encore le projet. C'est l'occasion pour H. Breuil de mener une négociation en sa faveur. Le 25 novembre 1902, il peut annoncer à É. Cartailhac : « Capitan adhère au principe de la publication collective, j'ai obtenu qu'on ne publie que des calques et, quand tout serait calqué, c'est-à-dire après les grandes vacances de 1903¹⁷. » On voit ici poindre un enjeu immense et décisif qui explique la place stratégique, et pour finir magistrale, d'H. Breuil, y compris face à son parrain gascon : contre toute alternative iconographique, d'ordre photographique, H. Breuil impose le monopole du relevé par « calque », dont il est alors le seul à maîtriser la technique et la rapidité d'exécution.

De plus, H. Breuil commence à s'inquiéter sérieusement de la faible productivité de son mentor toulousain qui ne répond à ses lettres, il est vrai, frénétiques, qu'une fois sur trois ou sur quatre, et se trouve toujours en retard et en défaut au regard du travail d'H. Breuil. Il faut signaler que le taux de conservation des lettres reçues par É. Cartailhac est supérieur à celui d'H. Breuil qui n'a pas conservé toutes les lettres d'un patron qu'il patronne de plus en plus. Dès le 6 décembre 1902, le ton d'H. Breuil change et se fait comminatoire : « La note pour l'Académie des sciences que vous m'annonciez pour le lendemain, il y a trois semaines, doit être encore sur votre table probablement ?¹⁸ » Le prêtre est d'autant plus anxieux qu'il a besoin de justifier la dispense de ministère paroissial, obtenue pour quatre ans au printemps 1900, et qui s'achèvera un an et demi plus tard. Le 25 janvier 1903,

avec une réelle naïveté, H. Breuil défend la tenue d'un calendrier de réalisation du premier volume du « grand projet » tout illusoire : « Je me permets de vous exprimer un vœu, celui que la publication d'Altamira (*Album*) soit faite dès ce printemps ou cet été, car il est probable que j'aurais à régler diverses questions concernant mon avenir avec mon autorité diocésaine. » H. Breuil a bien raison de s'inquiéter, du reste : le volume ne paraîtra que cinq ans plus tard ! Pour l'heure, il cherche à mettre É. Cartailhac au travail et donc à lui faire peur en agitant le chiffon rouge des envois d'... É. Rivière à l'un des grands avocats d'une préhistoire peu matérialiste, sinon spiritualiste, au sein de l'Académie des sciences, soit le vénérable A. Gaudry (1827-1908) : « [Il] me charge de vous dire que M. Rivière avait montré un flot de dessins, et que si on voulait intéresser l'Académie, qui en a déjà beaucoup vu depuis mars, il était nécessaire de très bien faire les choses d'où, utilité du grand plafond [d'Altamira]. » La guerre est bien larvée, et la concurrence tenace, en dépit des apparences d'un projet collectif qui demeure bien théorique. Encore dans la même lettre du 25 janvier 1903, H. Breuil nous révèle, au passage, qu'il avait veillé jusqu'ici à ménager É. Rivière et à conserver de bonnes relations, notamment épistolaires [*sic*] avec lui : « Rivière vous a-t-il répondu ? À moi, il n'a pas répondu à mes vœux de nouvel an, ni accusé réception des tirages à part (ce qu'il faisait toujours) – ??¹⁹ »

Le rouge est donc mis, et pas seulement pour les mises au propre des bisons du grand plafond d'Altamira. En réalité, É. Cartailhac cherche des fonds et il est surtout sur le point de se rapprocher très efficacement d'un pourvoyeur fort puissant : le prince Albert I^{er} de Monaco (1848-1922). H. Breuil atteint le 1^{er} février un point rare d'irritation, de cynisme, sinon de rupture : « Comme je me plais à rendre hommage à votre supériorité littéraire "écrasante", même si je composais l'article d'ensemble, je vous en réserverais la dernière formule, alignant les idées en ordre logique, plutôt que les formulant en phrases définitives. [Annotation en marge d'É. Cartailhac : "Il était parfaitement inutile de se moquer de moi, même affectueusement !"]²⁰ » Selon un chassé-croisé coutumier dans les correspondances d'alors, É. Cartailhac a déjà prévu de désamorcer la bombe : le 2 février 1903, fier et bonhomme, comme à son habitude, il peut clamer aux oreilles de son turbulent disciple qu'il vient de chanter ses propres louanges auprès du célèbre C. Julian (1859-1933), en route pour créer une chaire d'Antiquités nationales au Collège de France, qu'il obtiendra en 1905. L'historien du monde romain et gaulois, alors protecteur des « archéologues », se dit prêt à visiter les Combarelles sous la conduite d'H. Breuil. É. Cartailhac fanfaronne : « Vous voyez : 1°) que je songe à votre gloire, 2°) que la montagne vient peu à peu à nous. Ne l'effarouchons pas par des mouvements brusques. » Voilà pour l'impertinence et l'empressement de l'abbé ! Par le truchement de ce que certains appelleraient de nos jours un « élément de langage », le truculent Gascon affirme avoir transformé son rêve savant et collectif en réel programme éditorial contractualisé : « J'écris à Daleau et

à Rivière pour demander que notre accord, notre Trust des cavernes ornées soit établi en droit, puisqu'il l'est en principe. Je ne suppose pas que Rivière ait changé d'avis, mais j'ai son adhésion écrite et vous vous souvenez que de vive voix il a aussi accepté l'idée, dont lui parlait je crois Reinach²¹. » L'anglicisme est un peu snob mais le mot est enfin lâché ; la « vive voix » pourrait signifier que le « grand » dessein d'É. Cartailhac (et H. Breuil) remonterait en fait à la visite à la Mouthe et à Marsoulas en août 1902 ! Les trois hommes ne paraissent pas s'être croisés en effet depuis lors. En ce cas, le projet aurait à la fois servi d'appât, pour tester la soumission d'É. Rivière, et de stupéfiant, en vue d'éteindre momentanément sa méfiance envers É. Cartailhac et H. Breuil.

Une fois n'est pas coutume, É. Cartailhac s'exécute aussitôt. Le bon F. Daleau lui répond dès le 8 février 1903 : « Pour mon compte, la question d'entente générale est tranchée ; Pair-non-Pair fait donc partie du Trust des grottes ornées, bien que votre grand projet ait le défaut de toutes les belles publications, celui d'être peu vulgarisateur, d'un prix trop élevé. » L'engagement est réel, l'enthousiasme aussi, mais le Girondin garde son franc-parler. C'est sans doute moins le cas d'É. Rivière, qui envoie deux semaines plus tard à son « cher collègue », le 23 février 1903, une réponse en demi-teinte, à peine voilée (Péré-Noguès et Bon, ce volume). Il annonce d'abord que l'un de ses articles sur la Mouthe a été refusé par *L'Anthropologie*, revue dont É. Cartailhac revendique toujours être le « copropriétaire », même si son élève, M. Boule (1861-1942), la dirige ; puis, il avertit qu'il est sur le point de faire paraître l'article refusé dans les premiers fascicules de la nouvelle revue du « clan Mortillet », *L'Homme préhistorique*, lancée justement en janvier 1903 par A. de Mortillet et ses proches. Prémisse partielle, et partielle, de la Société préhistorique française l'année suivante, la revue est le fruit d'un cercle tard converti à l'art pariétal, c'est-à-dire à la Mouthe l'année précédente, et encore par force et accumulation de représentations iconographiques ! Membre actif, on l'a vu, de la Société d'anthropologie de Paris, É. Rivière n'a jamais été en désaccord avec G. de Mortillet, à la différence d'É. Piette, voire d'É. Cartailhac ; il n'a pas été jusqu'au point, comme F. Daleau à Pair-non-Pair le 14 août 1897, de parvenir à convaincre le vieil *hégémon* de la préhistoire de venir visiter la Mouthe qu'il n'aura donc jamais vue. É. Rivière trouve donc étrangement refuge au sein d'un cercle très rétif à la possibilité même de l'art pariétal pour le Paléolithique, et plus encore à toute fonction religieuse ou superstitieuse qui pourrait lui être associée !

É. RIVIÈRE CONTRE-ATTAQUE : GENÈSE D'UN CHAMP DE LUTTES SAVANTES (1903-1904)

Dès avant 1898 et la mort de G. de Mortillet, les « diadoques » de l'empire fondé trente-quatre ans plus tôt, en 1864, avec les *Matériaux pour l'histoire natu-*

relle et positive de l'Homme, rachetés par É. Cartailhac en 1869 et devenus par fusion en 1890 *L'Anthropologie*, se dispersent et se disputent²² : seule la part la plus orthodoxe rallie ses fils, Adrien et Paul, pour former le cénacle de *L'Homme préhistorique*. Ce dernier est sur le point de rentrer en conflit durable et structurel avec la « raison sociale » Breuil-Capitan-Peyrony, pour suspicion, voire dénonciation, de « cléricisme », par le biais des premières interprétations « religieuses » issues du comparatisme ethnographique. Le contenu du nouvel article d'É. Rivière (Rivière, 1903), premier d'une série, à la fois offensive vis-à-vis de ceux qui ont tendance à vouloir l'effacer, mais défensive au regard de son droit d'antécedence et de propriété intellectuelle, est révélateur d'un changement de stratégie. Il s'efforce tout d'abord de publier des « panneaux », salle par salle, de la Mouthe, afin de répondre au défi lancé par Breuil sur la restitution des « plafonds ». É. Rivière consolide par ailleurs sa crédibilité scientifique en publiant une note d'analyse des colorants de la Mouthe, réalisée par le fameux chimiste H. Moissan (1852-1907), membre de l'Académie des sciences depuis 1891 et futur prix Nobel de chimie en 1906. Surtout le mémoire dresse un réquisitoire en creux et vise à montrer qu'il a fallu se battre et affronter la polémique²³ : il cite et remercie tous les savants et « collègues » français et espagnols, engagés dans la reconnaissance de l'art pariétal depuis la fin des années 1870, de J. Vilanova y Piera (1821-1893) à F. Régnauld, de l'abbé Cau-Durban (1844-1908) à L. Chiron (1845-1916) en passant par F. Daleau bien entendu, avec un hommage spécial à la délégation de la Société historique et archéologique du Périgord venue lui accorder sa confiance dès le 10 août 1896, emmenée par A. de Rouméjoux (1832-1902) et le marquis G. de Fayolle (1851-1933), en compagnie notamment du conservateur du musée du Périgord, M. Féaux (1851-1934)²⁴. Il prend la peine de convoquer également un nouveau protagoniste, plus jeune que lui et qui a pris la défense des découvertes de Chiron, P. Raymond, susceptible sans doute de fraterniser avec lui, depuis son territoire du Gard (Boccaccio, 2005) ; six mois plus tard, le 8 novembre 1903, à Paris, l'union et l'alliance entre P. Raymond et É. Rivière engendrera la création en janvier 1904 de la Société préhistorique de France, avec l'apport du « clan » Mortillet et sous la présidence d'honneur d'É. Piette ! Faut-il rappeler qui ni H. Breuil, ni É. Cartailhac, ni même L. Capitan ne font partie des membres fondateurs de la SPF et qu'il faudra un long moment pour les y voir adhérer ? Mais cela est une autre histoire, qui rebondit dès 1905, lorsque P. Raymond fait sécession en créant sa propre *Revue préhistorique*, qui accueille dès son premier numéro des articles de l'ambitieux H. Breuil.

Face au recouvrement croissant de sa découverte personnelle à la Mouthe, au nom de la course aux publications, É. Rivière ne craint pas de se comparer par une assimilation spéculaire et propitiatoire, à M. Sanz de Sautuola, adoptant par là une fonction fantomatique. É. Cartailhac est à peine cité, pour rappeler qu'il n'avait pas cru, en 1897-1898 encore, Marsoulas authentique.

Avec beaucoup de finesse, É. Rivière précise qu'il a lui-même douté des peintures de Marsoulas, qu'il trouvait bien fraîches, voire « très récentes », mais jamais des gravures : à ce propos il renvoie littéralement une balle, sertie de piques, à É. Cartailhac : « J'avais certainement tort, puisque des nouvelles recherches y ont été entreprises depuis lors, ainsi que de la visite qu'y firent, au mois d'août dernier, plusieurs membres de la section d'Anthropologie du Congrès de Montauban, il ressort que lesdites peintures seraient, selon l'expression même de M. É. Cartailhac, "une réédition de Altamira, de Font-de-Gaume, etc." » (Rivière 1903, p. 72). En y prêtant bien attention, le propos d'É. Rivière est plus qu'ambivalent – il est tout simplement ironique et moqueur, composant un petit pastiche du mea-culpa, mais renversé contre son auteur ! En substance, É. Rivière, sous-entend qu'É. Cartailhac s'est converti, sur le tard à Marsoulas, par intérêt ou opportunisme, en ne s'appuyant, pour l'authentifier, que sur la comparaison avec un site qu'il avait refusé de croire vrai sans l'avoir jamais vu – Altamira – d'une part, et d'un autre site qu'il avait cru vrai avant même de l'avoir vu – Font-de-Gaume – d'autre part. En effet, à la date du 12 août 1902, quand É. Cartailhac fait les honneurs de Marsoulas au congrès de Montauban, il n'a encore jamais visité Font-de-Gaume, qu'il ne visitera que le 14 août, ni même Altamira, qu'il ne verra qu'en octobre 1902... La remarque d'É. Rivière est ici perfide mais elle fait mouche. Enfin, il sous-entend qu'il fourbit pour plus tard d'autres armes rhétoriques et méthodologiques, rappelant de manière allusive qu'il a démontré le premier, dès 1877, l'antiquité des gravures du mont Bégo et qu'il songe à une synthèse comparée plus vaste avec des sites rupestres en Algérie. On prend ainsi la mesure de la distance et de la défiance qui s'exprime envers É. Cartailhac dans la lettre du 23 février 1903, citée plus haut. É. Rivière promet et menace en même temps : son article « n'est qu'un chapitre de mon mémoire définitif sur cette grotte que je publierai ultérieurement avec tous les dessins qu'il comporte, et qui, je pense, pourra faire partie de l'œuvre générale, au sujet de laquelle nous avons échangé quelques impressions ». Ne faut-il donc pas comprendre par antiphrase l'extrait cité par S. Péré-Noguès et F. Bon (ce volume) : « L'union fait la force ; pourquoi faut-il que certaines rivalités viennent si souvent semer la division et annihiler les efforts des mieux intentionnés ? » En martelant à nouveau le fameux proverbe homérique, qui est aussi un sésame de la tradition maçonnique déjà énoncé en octobre 1902, É. Rivière ne cherche-t-il pas à jeter un sort à son correspondant ?

Pour compléter le tableau du champ de forces et de luttes alors en constitution, et le rôle que tient la fonction protéiforme et stratégique d'un trust qui ressemble à s'y méprendre à un pacte faustien, précisons que L. Capitan écrit enfin à É. Cartailhac, le 24 avril 1903, pour confirmer son adhésion au « très intéressant projet de la publication générale des grottes gravées et peintes qui devra être entreprise suivant un plan et un format univoques, de façon à constituer un ensemble dans lequel chacun fera sa monographie mais qui constituera un tout. Vous savez par

Breuil que j'accepte des deux mains cette idée excellente, mais il faudra arrêter les bases générales de la publication du texte puis du tirage des planches, de façon à avoir un format uniforme ». À cette date, É. Rivière a déjà choisi son camp et entend faire de la Société préhistorique à venir un lieu de régulation des pratiques de publication sauvages dont il s'estime et dont il est la victime. L'article paru dans *L'Homme préhistorique* était du reste le premier d'une série de plaidoyers *pro domo*, à l'instar de celui de 1906 cité en note 14. La série culminera en 1909, précisément dans le *Bulletin de la Société préhistorique française*, avec une « note sur l'ordre chronologique véritable des six premières découvertes de grottes à gravures préhistoriques » (Rivière, 1909). Il s'agit bien alors pour É. Rivière de résister de toutes ses forces à une fantomisation radicale : le 23 avril 1908, en plein congrès national des Sociétés savantes à la Sorbonne, L. Capitan n'avait-il pas dit et fait écrire que « les premiers archéologues qui avaient découvert les gravures et peintures des cavernes étaient l'abbé Breuil, MM. Cartailhac, Peyrony et lui-même » ? Cette année 1908 correspond à la sortie des presses de la première monographie du trust, tout entière financée par le prince de Monaco et consacrée à Altamira mais antdatée de deux ans, c'est-à-dire de 1906 ! Décidément, le trust a la mémoire courte et l'art de jouer sur les dates. Pour É. Rivière, condamné à réclamer à cor et à cri sa place légitime dans « l'ordre chronologique » des découvertes, ce volume fondateur est désormais la marque et le signe d'un martyr scientifique sans fin.

RETOUR (VERS LE FUTUR) EN 1902 : ALTAMIRA, SITE FANTÔME ET MARTYR D'É. RIVIÈRE ?

Au terme de son article menaçant de 1903, É. Rivière évoquait furtivement qu'il gardait pour son mémoire définitif « l'exposé des circonstances qui m'ont empêché, à deux reprises différentes, en 1896 et en mars 1902, d'aller étudier la grotte d'Altamira » (Rivière, 1903, p. 72). S'agit-il du coup de bluff d'un perdant magnifique ou l'aveu de faiblesse d'un vieil homme qui espère encore pouvoir se venger ?

H. Breuil n'a jamais sans doute eu connaissance, ni vraiment voulu savoir quel pouvait être le véritable motif de la « fureur » d'É. Rivière, évoquée dans ses mémoires (voir plus haut), à l'annonce de l'expédition commune avec É. Cartailhac à Altamira. Il ignorait certainement qu'É. Rivière, depuis 1871, et jusqu'en 1903, avait obtenu, ou tenté d'obtenir, pas moins de neuf missions scientifiques du ministère de l'Instruction publique. Parmi les préhistoriens de sa génération, par définition tous « amateurs », en tout cas sur le terrain, É. Rivière fut donc, sinon le plus consacré, voire le plus reconnu, du moins le plus financé par les institutions savantes légitimes. En consultant les dossiers d'archives des missions scientifiques conservés aux Archives nationales, il y a en effet de quoi être surpris²⁵. Force est de constater

qu'É. Rivière n'a pas son égal parmi ses pairs au cours de ces mêmes années 1870-1900 : É. Cartailhac n'a ainsi jamais bénéficié d'autant de missions du service du ministère de l'Instruction publique. À ce titre, sans forcer le trait, mais avec une pointe d'anachronisme tout de même, É. Rivière pourrait apparaître comme l'un des pionniers des fouilles « programmées » en préhistoire.

La première demande de financement effectuée par É. Rivière auprès du service des missions scientifiques date du mois d'avril 1871, alors même que la Commune de Paris n'est pas terminée. Il rédige sa demande depuis Nice, où il séjourne durablement, pour soigner ses poumons, et l'obtiendra en effet. C'est le plus gros et riche dossier de subventions, qui se prolongent à trois reprises jusqu'en 1874, et il concerne bien entendu les grottes de Menton : il contient quatre versions des rapports successifs d'É. Rivière, de trente pages environ chacun, avec entre autres, des inventaires des collections constituées. Si une demande de mission à Budapest pour représenter la France en 1876 au congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistorique lui est refusée, il obtient des fonds en 1877 pour l'étude et l'estampage des gravures néolithiques et protohistoriques du mont Bégo, à la frontière italienne, vingt ans avant que C. Bicknell (1842-1918) ne les rende célèbres. É. Rivière demeure par la suite un interlocuteur privilégié du service des missions, obtenant en 1889 des fonds pour mener des « fouilles ethnologiques » en Périgord, territoire quelque peu délaissé au niveau national depuis les premières explorations en 1863-1864 d'H. Christy (1810-1865) et É. Lartet (1801-1871) ou celles de son fils, L. Lartet (1840-1899), à Cro-Magnon en 1868-1869²⁶.

Pour l'étude de la Vache en 1895, É. Rivière avait par ailleurs obtenu des fonds de l'Académie des sciences, et avait même songé, l'année suivante, comme le confirme une lettre adressée au service des missions, à demander un financement pour l'étude de la grotte... d'Altamira. Au lendemain de « sa » découverte à la Vache, l'inventeur a donc bien cherché à la confirmer en retournant sur les lieux de crime primitif de « non-reconnaissance » de l'art pariétal par les savants français, en vue de refermer ainsi la boucle du temps et celle de sa propre légitimité. Pour des causes qui restent à déterminer, mais qu'il disait pouvoir expliquer dans l'article de 1903 cité plus haut, É. Rivière a différé ce voyage jusqu'en 1902 : bien mal lui en prit. Dans une lettre du 22 avril 1902, É. Rivière demande en effet à nouveau au service des missions scientifiques un financement pour Altamira, et cette fois en vue d'y effectuer des relevés. Rappelant l'antériorité de ses missions, notamment au mont Bégo en 1877, il ajoute : « En 1895, j'ai eu l'honneur de faire connaître, le premier en France, des dessins gravés sur des parois de grotte – la grotte de La Vache (Dordogne) – à l'époque magdalénienne, par l'homme quaternaire. Le fait est absolument reconnu, malgré la tentative de dépossession dont j'ai été l'objet il y a quelques mois, tentative qui a complètement échoué, grâce d'abord à l'intervention de M. Boule (laboratoire de Paléontologie du Muséum), grâce aussi au président de l'Académie des Sciences qui

a bien voulu défendre mes droits de priorité. » Dont acte ? Face à l'autorité ministérielle, É. Rivière ne craint pas de prononcer un mot qui manquait jusqu'alors – « dépossession » –, pour qualifier la course-poursuite de l'automne 1901.

Rien n'est donc joué, tout du moins à ses yeux, en ce mois d'avril 1902, ce qui explique pourquoi il pense pouvoir encore faire reconnaître triomphalement « sa » découverte devant la communauté des « préhistoriens » congressistes de Montauban en août suivant... Tout en rappelant son projet cantabrique de 1896, É. Rivière estime cette fois qu'il s'agit pour lui désormais d'être conforté dans son « droit de priorité », et non plus seulement d'obtenir un financement pour étudier Altamira : « Désireux par suite d'entreprendre le plus tôt possible une nouvelle étude au profit de la science française, avant tout autre préhistorienne, avant aussi de faire une nouvelle campagne de recherche dans la grotte de La Vache, j'ai l'honneur M. le Directeur de solliciter du ministère de l'Instruction publique une mission scientifique en Espagne, mission par laquelle je vous demanderais la permission de m'adjoindre d'un collaborateur : celui-ci serait probablement M. Adrien de Mortillet, professeur de l'École d'anthropologie [...]. Non seulement, je me propose d'étudier lesdites gravures rupestres d'Altamira mais encore d'en estamer, comme à La Vache, le plus grand nombre possible sinon toutes même, puis d'explorer avec les ouvriers nécessaires, et par des fouilles méthodiques, la grotte elle-même afin de déterminer en toute certitude l'époque géologique et préhistorique à laquelle remontent ses dessins gravés et peints. » On voit que, dès avant le congrès de Montauban, Émile Rivière s'est rapproché d'A. de Mortillet, ce qui prouve que ce dernier est désormais un allié stratégique face à la « raison sociale » adverse en formation.

La réponse du ministère, inscrite aux marges de la lettre, est, hélas pour lui, négative, mais pas décourageante : « J'ai vu M. Rivière le 29 avril. Je lui ai dit qu'il était impossible de lui donner les 1 500 francs qu'il demande pour cette mission car les fonds de 1902 étaient engagés ». À cette date, H. Breuil et É. Cartailhac ont-ils déjà conçu leur future mission de fin septembre 1902 ? Sans doute pas, puisque leur collaboration concrète débute véritablement à l'occasion du congrès de Montauban, en août de cette même année.

É. Rivière aurait-il pu prendre sa revanche et remporter la dernière manche en arrivant le premier à Altamira s'il avait obtenu les fonds de son « bailleur » habituel ? L'enquête archivistique exige d'être poursuivie : quoi qu'il en soit, le hasard, ou la nécessité, veut que le 24 avril 1902 soit exactement deux jours après qu'É. Rivière a fait sa demande au service des missions scientifiques, É. Cartailhac écrit à H. Breuil en évoquant pour la première fois Altamira : « Je désire vivement aller voir vos fresques préhistoriques qui très certainement vont me rappeler celles d'Altamira. Je m'accuse d'avoir sous l'influence néfaste d'un ingénieur des Ponts et chaussées, d'ailleurs paléontologiste habile [É. Harlé, 1850-1922], refroidi l'enthousiasme de ce brave comte de Sautuola, et induit le public

en un scepticisme faux. Je vais commencer ma campagne de réhabilitation grâce aux admirables faits nouveaux que vous apportez. Vous devriez organiser une visite à vos grottes peintes à l'issue de la réunion de l'association française à Montauban. J'en serais bien entendu²⁷ ! » Si c'est bien l'argumentation du mea-culpa qu'É. Cartailhac forge et sert en avant-première à H. Breuil, il ne serait donc pas impossible que la « course-poursuite » engagée par l'attelage Breuil-Cartailhac au cours de l'été 1902 pour atteindre au plus vite Altamira, ait été provoquée par la rumeur du projet d'expédition d'É. Rivière, ou toute autre indiscretion administrative précoce en haut lieu, dès ses prémices en avril, et plus encore durant l'été. Imaginons un seul instant, pour le plaisir et en se prêtant au jeu de l'histoire contrefactuelle, ce qu'il aurait pu advenir si le couple Mortillet-Rivière était arrivé à reconquérir Altamira avant le duo Breuil-Cartailhac...

ÉPILOGUE : LA MALÉDICTION D'É. RIVIÈRE ET LE SORT DES TRAVAUX D'H. BREUIL À LA MOUTHE

Fin 1902, sans s'avouer tout à fait vaincu, É. Rivière est littéralement dépassé et il est trop tard pour aller à Altamira, alors que les deux complices publient leurs premiers comptes rendus à l'Académie des sciences et à celle des inscriptions. H. Breuil est donc bien parvenu à capter une partie de l'héritage et même des projets non aboutis de celui qui sera désormais le « fantôme » de ses débuts de carrière, tout en se donnant les moyens, dans l'avenir, d'estomper la mémoire de découvertes qu'il n'a jamais faites. Toujours dans son autobiographie, H. Breuil avoue explicitement que le décès d'É. Rivière lui permit de reprendre « en paix » – c'est bien donc qu'il y avait une guerre – « l'étude sérieuse » de la Mouthe. Confirmation funèbre et définitive de l'exclusion d'un trust à géométrie variable, au sein duquel H. Breuil et É. Cartailhac n'ont sans doute jamais songé, sérieusement, pour le coup, à inclure É. Rivière, fantôme et martyr de leur collaboration conquérante et victorieuse.

Au terme, comme au début, de cet essai d'archéologie analytique rétrospective des relations entre É. Rivière et H. Breuil, « médiatisées » par des réseaux d'appartenance tierces et des solidarités intermédiaires, tour à tour sécantes ou clivantes, comme É. Cartailhac ou L. Capitan, revenons donc pour finir sur nos pas, en suivant ceux d'H. Breuil. D'après *Ma vie en Périgord*, déjà citée plus haut et publiée quelques mois avant sa mort, H. Breuil, après 1897 où il échoua à la voir, mentionne quelque vingt-cinq années de passage à la Mouthe au cours de plus de soixante ans de carrière. Ce contact régulier correspond à une quarantaine de visites « à » la grotte, auxquelles il faut ajouter une quinzaine de jours entiers, consacrés à relever les parois de la grotte à partir de 1924. Jusqu'alors et depuis 1905, c'est-à-dire du vivant d'É. Rivière, H. Breuil n'était passé que deux fois à la

Mouthe. En se concentrant sur la période 1924-1959, en trente-cinq ans, H. Breuil s'y est rendu vingt années de suite. En retirant les années de guerre et d'exil au Portugal et en Afrique australe, on parvient à vingt années sur vingt-neuf de présence régulière en France. C'est dire s'il est attaché à la première grotte qu'il avait pu « relever » ! La période la plus intensive est celle des relevés, entre 1924 et 1930, où H. Breuil étudie la Mouthe quelques jours chaque année, sauf en 1925. À partir de 1931, il n'effectue plus de relevés, mais ne publie pas pour autant la monographie sur la cavité qui devient donc durant les trente ans qui lui restent à vivre la chimère de son fantôme. Il fait dès qu'il peut, certes, les « honneurs » de la Mouthe à des hôtes prestigieux, en particuliers étrangers – qu'ils soient Américains, comme H. F. Osborn (1857-1935) ou G. G. MacCurdy (1863-1947), Britanniques comme M. Burkitt (1890-1971), D. Garrod (1892-1968) ou l'éditeur A. Fawcus (1917-1979), ou encore Chinois, comme Pei Wenzhong (1904-1982), ou Italiens, comme A. C. Blanc (1906-1960) – sans parler bien entendu des très nombreux disciples ou fidèles venus de France, comme P. Wernert (1889-1972) ou L. Aufrière (1889-1977). Tout le réseau national et international d'H. Breuil est donc passé à la Mouthe ! Elle se distingue sans doute aux yeux d'H. Breuil des autres sites ornés périgourds qu'il fait visiter par sa dimension matricielle. Comme on peut s'en douter, la Mouthe se trouve néanmoins quelque peu reléguée dans les visites conduites par Breuil après la découverte de Lascaux en 1940.

Cependant, H. Breuil entretient toujours un rêve : publier ses relevés de la Mouthe, qui furent pour lui les premiers, et qui demeurent, jusqu'au bout d'une certaine façon, les derniers. En 1952, H. Breuil publie, avec l'aide de l'éditeur-photographe de Montignac F. Windels (1893-1954), *Quatre cents siècles d'art pariétal*, seule véritable synthèse sur l'art pariétal qu'il n'osa jamais publier, mais aussi première du genre en langue française comme le rappelle A. Roussot (Roussot, 1995). Gardait-il le souvenir du régime monographique rêvé par É. Cartailhac ? Il consacre dix pages à la Mouthe, loin derrière les « six géants » qui occupent vingt à trente pages chacun. Il révèle dans le livre néanmoins une partie de ses « inédits » et avoue que « la publication de ces relevés n'a pas encore été faite ». Il mentionne toutefois à nouveau son « initiation » au calque avec É. Rivière dès l'an 1900 et bien sûr publie la photographie « qui est vraiment historique, puisqu'elle date du jour de la reconnaissance officielle par le monde scientifique de l'art pariétal des cavernes de l'âge du Renne » (Breuil, 1952). Le « monde » scientifique, vraiment ? En réalité, seize personnes en tout, dont lui, et six non inscrites au congrès de l'AFAS... Surtout, il faut souligner que neuf d'entre elles étaient déjà largement convaincues de l'authenticité de l'art pariétal avant la visite ! Dans son livre de 1952, H. Breuil choisit de publier le cliché pris par F. Régault, où É. Cartailhac est bien visible, mais D. Peyrony effacé. Après plus d'un demi-siècle de collaborations, pas toujours sereines, c'est le moins qu'on puisse dire, il faut bien admettre que ses relations avec

l'instituteur des Eyzies, devenu inspecteur des monuments préhistoriques, n'étaient pas bonnes et truffées de vexations, de malentendus et de désaccords. Ce choix est cependant étrange : en consultant les albums de photographies personnels d'H. Breuil, compilés sa vie durant, c'est au contraire un tirage original de la photographie prise par R. Rivière qui apparaît²⁸. Le souvenir de la journée mémorable d'août 1902 était donc fixé par le prisme et les yeux du fils du fantôme.

La part inédite de la Mouthe serait-elle une part maudite ? Conjurant la mort qui approche, le « pape » de la préhistoire indique avec insistance, dans son testament scientifique et éditorial de 1955, confié à la charge exécutoire de son si cher L. Pales (1905-1988), la nécessité de « faire publier La Mouthe », en priorité au sein du vaste programme posthume de publications qu'il imagine. Si une partie des relevés de la grotte de la Mouthe, réalisés durant près de trente ans par H. Breuil, sont certes bien conservés au sein de la bibliothèque centrale du Muséum d'histoire naturelle de Paris²⁹, tout n'y est pas, loin s'en faut. Les archives personnelles de L. Pales, conservées au musée national de Préhistoire, à quelques centaines de mètres à vol d'oiseau de la grotte de la Mouthe, contiennent l'inventaire d'une valise confiée par L. Pales à l'abbé Glory (1906-1966), le 30 janvier 1962, six mois après la mort d'H. Breuil. Avec de nombreux dessins de grottes ornées en Dordogne et ailleurs – y compris la Mouthe – apparaît un manuscrit de soixante pages, de la main d'H. Breuil, intitulé *La Caverne de la Mouthe*. Resté longtemps inédit, comme bien d'autres projets posthumes d'H. Breuil, le manuscrit a suivi le chemin, complexe et dispersé, des archives de l'abbé Glory qui n'eut pas le temps comme on le sait d'accomplir le devoir éditorial envers son maître avant une mort accidentelle en 1966. Récupérés par L. Balout l'année suivante³⁰, la plupart des papiers Glory furent confiés par la suite, pour étude et publication, à D. Vialou, au sein de l'Institut de paléontologie humaine. Rédigé en 1937, le manuscrit retrouvait donc, trente ans plus tard, le chemin de ses prémices. Il fut pour finir édité, avec une partie des relevés effectués par H. Breuil, en deux livraisons, en 1995, à l'occasion du centenaire de la découverte, par B. et G. Delluc, ainsi que D. Vialou (Delluc *et al.*, 1995) : les *premiers* relevés d'H. Breuil auront donc bien été les *derniers* à être publiés.

Le lundi 14 août 1961, l'abbé Breuil rendit l'âme dans sa villa de l'Isle-Adam, à quatre-vingt-quatre ans révolus, alors qu'il espérait pouvoir ne pas annuler le séjour habituel de fin d'été qui le conduisait chaque année au bord de la Vézère. Il vit les Eyzies pour la dernière fois à l'été 1960, soixante-trois ans après sa première visite initiatique au seuil clos de la grotte de la Mouthe, trésor ou fruit défendu à conquérir pour celui qui s'était rêvé en Adam des grottes ornées. Le jour de sa mort fut aussi celui, par hasard, du cinquante-neuvième anniversaire de la fameuse visite collective à la Mouthe, le 14 août 1902. Journée de gloire pour H. Breuil, journée de dupes pour É. Rivière : entre infortunes, sorts jetés, malédictions réelles ou imaginaires, à l'instar des galeries, rêvées

ou réelles, de la grotte de la Mouthe, les archives de la science préhistorique, tour à tour dispersées, perdues et retrouvées, ménagent pour l'avenir de perpétuelles mais toujours savoureuses redécouvertes.

NOTES

1. Cette autobiographie inédite a été en grande partie retranscrite il y a vingt ans, dans le cadre de l'ACI « Archives Breuil », par A.-R. de Fontainieu et Y. Potin, pour être entreposée à la Bibliothèque nationale de France, sous la forme d'un CDrom consultable sur place (<http://ark.bnf.fr/ark:/12148/cb402362849>). Les originaux manuscrits sont conservés à la bibliothèque centrale du Muséum national d'histoire naturelle de Paris, dans le fonds Breuil (MS Br. 4 et MS Br. 5) ; certains tapuscrits sont également conservés au musée d'Archéologie nationale, dans le fonds Breuil-Fawcus. Toutes les citations qui suivent de l'autobiographie sont extraites de cette transcription sous forme numérique, dans les chapitres VI, VIII, XI et XII.
2. Voir en dernier lieu sur ce point : S. Konik *et al.*, 2023, p. 6-12. Les auteurs mentionnent en effet le recours précoce à la photographie dans les années 1890.
3. É. Rivière exige assurément de souligner dans la publication l'expression « pour la première fois », en italique.
4. « Il a essayé de prendre des photographies des gravures sur rocher après les avoir longuement admirées » note F. Daleau dans son carnet de fouille à la date du 23 décembre 1896 (F. Daleau, 2021, p. 477).
5. Les lettres d'É. Cartailhac sont conservées dans le fonds Breuil du Muséum national d'histoire naturelle de Paris ; celles d'H. Breuil à Cartailhac sont partagées entre le fonds du préhistorien toulousain aux archives municipales de Toulouse et les archives de l'association Louis Begouën à Pujol (Montesquieu-Aventès, Ariège). L'ensemble de ces documents fait l'objet d'une édition critique, à paraître prochainement, sous la direction de F. Bon, N. Coye, A. Hurel et Y. Potin, avec la collaboration de R. Bégouën, M. Comelongue, S. Dubois, J. Garrant, J.-M. Lanzarote et S. Péré-Noguès.
6. Association Louis Begouën, fonds Cartailhac, lettre d'H. Breuil à É. Cartailhac (s.d, entre le 13 juin et le 25 juillet 1902).
7. Bibliothèque centrale du Muséum national d'histoire naturelle, fonds Breuil, MS Br. 29, lettre d'É. Cartailhac à H. Breuil du 25 juillet 1902.
8. Sur A. de Mortillet, la référence majeure est P. Roux, 2009 ; sur ses activités et ce qu'il s'apprête à faire en 1903, voir P. Roux, 2022.
9. En réalité, il existe un cliché de l'excursion de la Société historique et archéologique du Périgord à la Mouthe le 10 août 1896, où É. Rivière figure (fig. 3). Cependant, l'image est prise hors contexte de la grotte, au bord d'une route ; qui plus est, elle resta dans les archives de la société jusqu'à ce que B. et G. Delluc l'exhument en 1988. Voir B. et G. Delluc, 1998.
10. Sur ce point, voir en dernier lieu, A. Hurel, 2013.
11. Bibliothèque centrale du Muséum national d'histoire naturelle, fonds Breuil, MS Br. 29, lettre d'É. Cartailhac à H. Breuil du 30 août 1902.
12. Bibliothèque centrale du Muséum national d'histoire naturelle, fonds Breuil, MS Br. 29, lettre d'É. Cartailhac à H. Breuil du 24 avril 1902.

13. Bibliothèque centrale du Muséum national d'histoire naturelle, fonds Breuil, MS Br. 29, lettre d'É. Cartailhac à H. Breuil du 17 septembre 1902.
14. <https://tolosana.univ-toulouse.fr/corpus/archives-prehistoriens/cartailhac>. Pour ne pas alourdir les notes, nous ne renvoyons pas systématiquement au site pour les lettres reçues par É. Cartailhac citées dans la suite du texte.
15. Association Louis Begouën, fonds Cartailhac, lettre d'H. Breuil à É. Cartailhac du 27 octobre 1902.
16. Association Louis Begouën, fonds Cartailhac, lettre d'H. Breuil à É. Cartailhac du 28 octobre 1902.
17. Association Louis Begouën, fonds Cartailhac, lettre d'H. Breuil à É. Cartailhac du 25 novembre 1902.
18. Association Louis Begouën, fonds Cartailhac, lettre d'H. Breuil à É. Cartailhac du 6 décembre 1902.
19. Association Louis Begouën, fonds Cartailhac, lettre d'H. Breuil à É. Cartailhac du 25 janvier 1903.
20. Association Louis Begouën, fonds Cartailhac, lettre d'H. Breuil à É. Cartailhac du 1^{er} février 1903.
21. Bibliothèque centrale du Muséum national d'histoire naturelle, fonds Breuil, MS Br. 29, lettre d'É. Cartailhac à H. Breuil du 2 février 1903.
22. Voir en dernier lieu V. Cicolani *et al.*, 2024.
23. Voir J.-J. Cleyet-Merle, « Naissance d'une polémique en Périgord : la grotte de la Mouthe, *Paléo*, n°1, 1990, *Une histoire de la préhistoire en Aquitaine*, p. 36-39.
24. Voir le compte rendu par M. Féaux, 1896.
25. Archives nationales, F¹⁷ 3003^A, dossier Émile Rivière.
26. Pour la période 1870-1887, en parcourant la « chronique préhistorique » des « sites majeurs et étapes de la fouille » proposée par M. Groenen dans son livre fondateur, *Pour une histoire de la Préhistoire*, 1994, p. 497-499, on ne relève en Dordogne qu'à peine six fouilleurs et cinq sites au sens large, soit : fouilles de J. Parrot (1829-1883) et de P. Parrot (1831-1894) à la grotte de l'Église, à Excideuil, jusqu'en 1874 ; fouilles de M. Féaux (1851-1934) à l'abri Raymond, à Chancelade, en 1874 ; fouilles de M. Hardy (1840-1893) dans le même abri en 1876 ; fouilles d'A. Reverdit (1838-1915) à Sergeac en 1878 (abri des Roches, devenu Reverdit) et 1882 (abri Blanchard), et celles, pour finir, d'É. Massénat (1832-1903) à Laugerie-Basse en 1887. Dans tous ces cas, il s'agit de chercheurs locaux ou régionaux, originaires de Périgueux ou de Brive ; les Parrot sont Parisiens mais originaires d'Excideuil.
27. Bibliothèque centrale du Muséum national d'histoire naturelle, fonds Breuil, MS Br. 29, lettre d'É. Cartailhac à H. Breuil du 24 avril 1902.
28. Ces albums sont conservés dans le fonds Breuil-Fawcus du musée d'Archéologie nationale.
29. Bibliothèque centrale du Muséum national d'histoire naturelle, fonds Breuil, IC Br 542776-IC Br 542793.
30. Voir le récit de cette « collecte » par L. Balout, 1979, p. 11-14, et notamment p. 13. Ce « fonds » Glory est à l'origine même de cet ouvrage collectif.

Yann POTIN

Archives nationales, direction des fonds,
Paris - Saint-Denis, France
yann.potin@culture.gouv.fr

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BALOUT L. (1979) – L'abbé Glory, in A. Leroi-Gourhan et J. Allain (dir.), *Lascaux inconnu*, Paris, éditions du CNRS (Supplément à *Gallia préhistoire*, 12), p. 11-14.
- BOCCACCIO G. (2005) – Sur les traces de Paul Raymond, médecin parisien et préhistorien gardois, *Bulletin de la Société d'études des sciences naturelles de Nîmes et du Gard*, 65, p. 114-125.
- BREUIL H. (1952) – *Quatre cents siècles d'art pariétal*, Montignac, Centre d'études et de documentation préhistorique, p. 293-303, p. 92 pour la photographie et p. 293 pour le texte.
- BREUIL H. (1960) – Ma vie en Périgord, *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, 87, p. 114-131.
- CAPITAN L., BREUIL H. (1901) – Reproductions de dessins paléolithiques gravés sur les parois de la grotte des Combarelles, *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, 2^e série, 1901, p. 1038.
- CICOLANI V., LORRE C., HUREL A. (2024) – *Le printemps de l'archéologie préhistorique. Autour de Gabriel de Mortillet*, Pessac, Ausonius Éditions (DAN@, 11), <https://una-editions.fr/le-printemps-de-larcheologie-prehistorique>
- DALEAU F. (2021) – *Carnets d'excursions*, Grenoble, Jérôme Million, p. 589.
- DJEMA H., LESVIGNES É. (ce volume) – La vente des collections préhistoriques d'Émile Rivière à l'hôtel Drouot (15-16 mai 1922) : l'apport des archives, in H. Djema et É. Lesvignes (dir.), *Émile Rivière (1835-1922) en questions*, actes de séance de la Société préhistorique française (Saint-Germain-en-Laye, 7 décembre 2022), Paris, Société préhistorique française (Séances de la Société préhistorique française, 21), p. 153-170.
- DELLUC B., DELLUC G. (1998) – Émile Rivière accueille les membres de notre compagnie à la Mouthe le 10 août 1896, *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, 115, p. 374-375.
- DELLUC B., DELLUC G., VIALOU D. (1995) – La grotte de La Mouthe (Les Eyzies). Une étude de l'abbé Breuil, *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, 122, « La découverte et l'archéologie » : p. 523-536 et « La décoration pariétale » : p. 645-668.
- FÉAUX M. (1896) – Excursion à la grotte de la Mouthe, près les Eyzies, *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, 1896, p. 335-346.
- GROENEN M. (2021) – *François Daleau, fondateur de l'archéologie préhistorique*, Grenoble, Jérôme Million, 166 p.
- GROENEN M. (ce volume) – La reconnaissance de l'art pariétal en France à travers les travaux d'Émile Rivière et de François Daleau, in H. Djema et É. Lesvignes (dir.),

- Émile Rivière (1835-1922) en questions*, actes de séance de la Société préhistorique française (Saint-Germain-en-Laye, 7 décembre 2022), Paris, Société préhistorique française (Séances de la Société préhistorique française, 21), p. 55-70.
- HENRY-GAMBIER D., COURTY M.-A., CRUBÉZY E. (2001) – *La sépulture des enfants de Grimaldi (Baoussé-Roussé, Italie). Anthropologie et paléontologie funéraire des populations de la fin du Paléolithique supérieur*, Paris, RMN, CTHS (Documents préhistoriques, 14), 177 p.
- HUREL A (2011) – *L'abbé Breuil, un préhistorien dans le siècle*, Paris, CNRS Éditions, 456 p.
- HUREL A (2013) – Les peintures préhistoriques de la grotte d'Altamira à Santillane (Espagne), *Bibnum*, <https://doi.org/10.4000/bibnum.709>
- KONIK S., COYE N., FUENTES O (2023) – Photographier l'archéologie des grottes ornées, *Les Nouvelles de l'archéologie*, 170, p. 6-12, DOI : <https://doi.org/10.4000/nda.14319>
- PÉRE-NOGUÈS S., BON F. (ce volume) – Montauban 1902-Périgueux 1905 : Rivière/Cartailhac ou l'histoire d'une relation compliquée, in H. Djema et É. Lesvignes (dir.), *Émile Rivière (1835-1922) en questions*, actes de séance de la Société préhistorique française (Saint-Germain-en-Laye, 7 décembre 2022), Paris, Société préhistorique française (Séances de la Société préhistorique française, 21), p. 45-52.
- RIVIÈRE É. (1897a) – La grotte de la Mouthe (Dordogne), in *Comptes rendus du 26^e congrès de l'Association française pour l'avancement des Sciences (Saint-Étienne, 1897)*, 2^e partie, Paris, AFAS, Masson, p. 669-687.
- RIVIÈRE É. (1897b) – La grotte de la Mouthe (Dordogne), *Bulletins de la Société d'anthropologie de Paris*, IV^e série, 8, p. 302-329.
- RIVIÈRE É. (1901) – Les dessins gravés de la grotte de la Mouthe (Dordogne), *Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris*, p. 509-517.
- RIVIÈRE É. (1902) – Excursion de la section aux Eyzies, in *Comptes rendus du 31^e congrès de l'Association française pour l'avancement des Sciences (Montauban, 1902)*, 1^{re} série, Paris, AFAS, Masson, p. 271-272.
- RIVIÈRE É. (1903) – Les parois gravées et peintes de la grotte de la Mouthe (Dordogne), *L'Homme préhistorique*, 1, p. 65-86, ici p. 72.
- RIVIÈRE É. (1906) – Trente-sept années des fouilles préhistoriques et archéologiques en France et en Italie, in *Comptes rendus du 35^e congrès de l'Association française pour l'avancement des Sciences (Lyon, 1906)*, p. 773-798.
- RIVIÈRE É. (1909) – Note sur l'ordre chronologique véritable des six premières découvertes de grottes à gravures et à peintures, *Bulletin de la Société préhistorique française*, 6-7, p. 376-380.
- ROUSSOT A. (1995) – Quatre cents siècles d'art pariétal ou les avatars d'un ouvrage historique, *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, 122, p. 39-50.
- ROUX R. (2009) – *Les « archives Mortillet » à l'université de Sarrebruck : parcours et stratégie scientifique de Gabriel et Adrien de Mortillet* », thèse de doctorat, université Paris 1, Paris.
- ROUX P. (2022) – Adrien de Mortillet au risque de l'exigence du terrain : son voyage en Amérique du Sud avec la mission Créqui-Montfort (1903), *Revue Histoire(s) de l'Amérique latine*, 15, <http://www.hisal.org/revue/article/Roux>
- SOULIER P. (1985) – *La Société préhistorique française, 1904-1985 : vie et rôle d'une société savante au xx^e siècle*, thèse de doctorat, université Paris 1, Paris, 4 vol., ici : vol. 1, p. 14-19.